

ΓΑΛΛΙΚΗ ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

ΠΡΟΣ ΧΡΗΣΙΝ ΤΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ

ΣΥΝΤΕΤΑΓΜΕΝΗ

*Συνωδὰ τῷ τελευταίῳ Προγράμματι
τοῦ Ὑπουργείου τῆς Δημοσίας Ἐκπαιδεύσεως*

ΥΠΟ

ΘΕΟΔ. Γ. ΚΥΠΡΙΟΥ

καθηγητοῦ τῆς Γαλλικῆς ἐν τῷ Α' Γυμνασίῳ Ἀθηναίων

ΤΟΜΟΣ Β'

ΔΙΑ ΤΗΝ Β' ΤΑΞΙΝ ΤΟΥ ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ

ΕΚΔΟΣΙΣ "ΔΕΥΤΕΡΑ"

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ

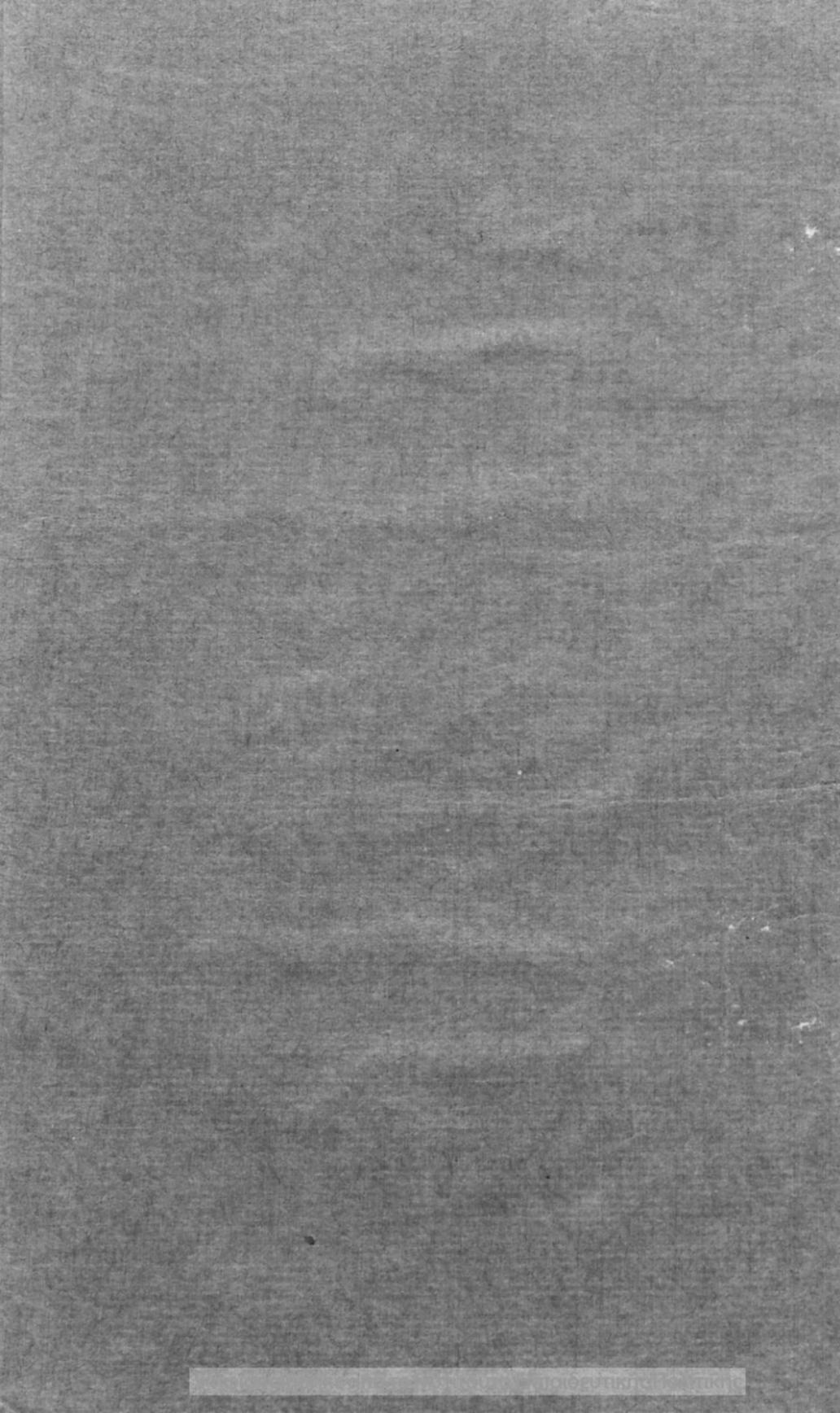
ΕΚΔΟΤΗΣ ΙΩΑΝΝΗΣ Δ. ΚΟΛΛΑΡΟΣ

ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ ΤΗΣ «ΕΣΤΙΑΣ»

44— Ὁδὸς Σταδίου—44

1915





1915
ΚΥΠ
ΓΑΛ

ΓΑΛΛΙΚΗ ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

ΠΡΟΣ ΧΡΗΣΙΝ ΤΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ

ΣΥΝΤΕΤΑΓΜΕΝΗ

*Συνωδὰ τῷ τελευταίῳ Προγράμματι
τοῦ Ὑπουργείου τῆς Δημοσίας Ἐκπαιδεύσεως*

ΥΠΟ

ΘΕΟΔ. Γ. ΚΥΠΡΙΟΥ

καθηγητοῦ τῆς Γαλλικῆς ἐν τῷ Δ' Γυμνασίῳ Ἀθηνῶν

ΤΟΜΟΣ Β'

ΔΙΑ ΤΗΝ Β' ΤΑΞΙΝ ΤΟΥ ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ

ΕΚΔΟΣΙΣ ΔΕΥΤΕΡΑ

Κωνσταντίνου

ΚΥΡ

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ

ΕΚΔΟΤΗΣ ΙΩΑΝΝΗΣ Δ. ΚΟΛΛΑΡΟΣ

ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ ΤΗΣ «ΕΣΤΙΑΣ»

44— Ὁδὸς Σταδίου—44

1915

Τὰ γνήσια ἀντίτυπα φέρουσι τὴν κίτῳδι ὑπογραφήν τοῦ
συγγραφέως καὶ τὴν σφραγίδα τοῦ Βιβλιοπωλείου τῆς « Ἐστίας » .

Σκίρως



Τυπογραφεῖον Παρρασκευῆ Λεωνῆ

VOLTAIRE

Ὁ Βολταίρος, ὁ πολυγραφώτατος καὶ εὐφύεστατος τῶν Γάλλων συγγραφέων καὶ ὁ μέγιστος τῶν φιλοσόφων τοῦ 18ου αἰῶνος, ἐγεννήθη ἐν Παρισίοις τῷ 1694. Εἰκοσιτετραετῆς τὴν ἡλικίαν ἔγραψε τὸ πρῶτον αὐτοῦ θεατρικὸν ἔργον, τὸν Οἰδίποδα (Oedipe). Διαταγθεὶς, ἕνεκα πολιτικῶν λόγων, νὰ φύγῃ ἐκ Παρισίων τῷ 1726, μετέβη εἰς τὴν Ἀγγλίαν, ἔνθα ἔγραψε τὴν Henriade, ἐπικὸν ποίημα. Ἐπανακάμψας εἰς Παρισίους, ἐδημοσίευσε τὰς Lettres philosophiques, τὴν Zaïre, τραγωδίαν, καὶ τὴν Histoire de Charles XII. Ἐνεκα τοῦ ὑπὸ τῶν Φιλοσοφικῶν ἐπιστολῶν προκληθέντος σκανδάλου ἠναγκάσθη νὰ καταφύγῃ εἰς Cirey τῆς Λωρραίνης, ἔνθα ἔγραψε τρεῖς τραγωδίας : Alzire, Mahomet καὶ Mérope, ἤρχισε συγγραφῶν μέγα ἱστορικὸν ἔργον, Le siècle de Louis XIV, καὶ παρεσκευασεν ἕτερον ἱστορικὸν ἔργον, L'essai sur les mœurs et l'esprit des nations. Ἐπανελθὼν εἰς Παρισίους, ἔλαβε τὸν τίτλον τοῦ ἱστοριογράφου τοῦ βασιλέως τῷ 1744, τῷ δὲ 1746 ἐγένετο μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας.

Τῷ 1750 ὁ Βολταίρος, δελεασθεὶς ἐκ τῶν ὑποσχέσεων Φρειδερίκου τοῦ Β', βασιλέως τῆς Πρωσίας, μετέβη εἰς Βερολίνον, ἀλλὰ μετὰ τριετῆ διαμονήν, ἐλθὼν εἰς ρῆξιν μετ' ἐκείνου καὶ μὴ δυνάμενος νὰ ἐπανεέλθῃ εἰς Παρισίους, κατέφυγεν εἰς Délices ἐπὶ τοῦ ἐδάφους τῆς δημοκρατίας τῆς Γενεύης· εἶτα, τῷ 1758, ἐγκατεστάθη ἐν Ferney, ἔνθα διήλθε τὰ εἴκοσι τελευταῖα ἔτη τοῦ βίου αὐτοῦ, ἔμπλεως δόξης καὶ τιμῶν. Ἡ Ἱστορία τῆς Ρωσίας ἐπὶ Μεγάλου Πέτρου, αἱ πλείεσται τῶν μυθιστοριῶν, πλῆθος ποιημάτων διαφόρων, σατυρῶν, διηγημάτων, ἐπιγραμμάτων, χρονολογοῦνται ἀπὸ τῆς ἐποχῆς ἐκείνης. Προσέτι συνειργάζετο εἰς τὴν Ἐγκυκλοπαιδείαν καὶ διετήρει μεγάλην ἀλληλογραφίαν, ἣτις, συλλεγεῖσα μετὰ τὸν θάνατον αὐτοῦ, κατέχει τὴν πρώτην θέσιν μεταξὺ τῶν ἔργων τοῦ Βολταίρου.

Τῷ 1778 ὁ Βολταίρος ἐπανῆλθεν εἰς Παρισίους, ἔνθα ἐγένετο δεκτὸς μετὰ μεγίστων τιμῶν. Ἐκ τῶν ὑπερβολικῶν δὲ συγκινήσεων ἰσθενήσας ἀπέθανε τῇ 30ῃ Μαΐου τοῦ αὐτοῦ ἔτους.

HISTOIRE DE CHARLES XII

LIVRE PREMIER.

Éducation de Charles XII.

Charles XI, roi de Suède, épousa, en 1680, Ulrique-Eléonore, fille de Frédéric III, roi de Danemark, princesse vertueuse ; de ce mariage naquit, le 27 de juin

1682, le roi Charles XII, l'homme le plus extraordinaire peut-être qui ait jamais été sur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses aïeux, et qui n'a eu d'autre défaut ni d'autre malheur que de les avoir toutes outrées.

+ Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de Samuel Puffendorf, afin qu'il pût connaître de bonne heure ses Etats et ceux de ses voisins. Il apprit d'abord l'allemand, qu'il parla toujours depuis aussi bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans, il savait manier un cheval. Les exercices violents, où il se plaisait, et qui découvraient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portait son tempérament.

— Quoique doux dans son enfance, il avait une opiniâtreté insurmontable : le seul moyen de le plier était de le piquer d'honneur ; avec le mot de gloire on obtenait tout de lui. Il avait de l'aversion pour le latin ; mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne et le roi de Danemark l'entendaient, il l'apprit bien vite, et en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le français ; mais il s'obstina tant qu'il vécut à ne jamais s'en servir, même avec des ambassadeurs français qui ne savaient point d'autre langue.

— Dès qu'il eut quelque connaissance de la langue latine, on lui fit traduire Quinte-Curce : il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspirait beaucoup plus encore que le style. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il pensait d'Alexandre : « Je pense, dit le prince, que je voudrais lui ressembler. — Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-

deux ans. — Ah ! reprit-il, n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes ? » On ne manqua pas de rapporter ces réponses au roi son père, qui s'écria : « Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, et qui ira plus loin que le grand Gustave. »

† Un jour il s'amusa dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'empereur, et l'autre de Riga, capitale de la Livonie, province conquise par les Suédois depuis un siècle ; au bas de la carte de la ville hongroise il y avait ces mots, tirés du livre de Job : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté ; le nom du Seigneur soit béni ! » Le jeune prince, ayant lu ces paroles, prit sur-le-champ un crayon, et écrivit au bas de la carte de Riga : « Dieu me l'a donnée, le diable ne me l'ôtera pas. » Ainsi, dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomptable laissait souvent échapper de ces traits qui caractérisent les âmes singulières, et qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Questionnaire. — 1. Qu'est-ce que Voltaire ? — 2. Qui était Charles XII ? — 3. Comment s'appelait sa mère ? — 4. Quelles qualités avait ce prince ? — 5. Quel était son défaut ? — 6. Quelle langue apprit-il d'abord ? — 7. Quand apprit-il le latin ? — 8. Quel auteur latin lui fit-on traduire ? — 9. Que lui demanda son précepteur ? — 10. Que répondit le prince ? — 11. Le roi aima-t-il la réponse de son fils ? — 12. Que dit-il ? — 13. Qu'est-ce qu'il y avait dans l'appartement du roi ? — 14. Que fit le jeune prince ? — 15. Que marquaient tous ces traits ?

Couronnement de Charles XII.

Les lois suédoises fixent la majorité des rois à quinze ans ; mais Charles XI retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit ; il favorisait par cette dis-

position les vues ambitieuses de sa mère, Edwige-Eléonore de Holstein, veuve de Charles X. Cette princesse fut déclarée par le roi son fils tutrice du jeune roi son petit-fils, et régente du royaume conjointement avec un conseil de cinq personnes.

La régente avait eu part aux affaires sous le règne du roi son fils : elle était avancée en âge ; mais son ambition, plus grande que ses forces et que son génie, lui faisait espérer de jouir longtemps des douceurs de l'autorité sous le roi son petit-fils ; elle l'éloignait autant qu'elle pouvait des affaires. Le jeune prince passait son temps à la chasse, ou s'occupait à faire la revue des troupes ; il faisait même quelquefois l'exercice avec elles : ces amusements ne semblaient que l'effet naturel de la vivacité de son âge ; il ne paraissait dans sa conduite aucun dégoût qui pût alarmer la régente, et cette princesse se flattait que les dissipations de ces exercices le rendraient incapable d'application, et qu'elle en gouvernerait plus longtemps.

Un jour, au mois de novembre, la même année de la mort de son père, il venait de faire la revue de plusieurs régiments ; le conseiller d'État Piper était auprès de lui ; le roi paraissait abîmé dans une rêverie profonde. « Puis-je prendre la liberté, lui dit Piper, de demander à votre majesté à quoi elle songe si sérieusement ? — Je songe, répondit le prince, que je me sens digne de commander à ces braves gens ; et je voudrais que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme. » Piper saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avait pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la régence à la reine et d'avancer la majorité du roi ; il proposa cette négociation au comte Axel Sparre,

homme ardent, et qui cherchait à se donner de la considération : il le flatta de la confiance du roi. Sparre le crut, se chargea de tout, et ne travailla que pour Piper. Les conseillers de la régence furent bientôt persuadés : c'était à qui précipiterait l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du roi.

Ils allèrent en corps en faire la proposition à la reine, qui ne s'attendait pas à une pareille déclaration. Les états généraux étaient assemblés alors ; les conseillers de la régence y proposèrent l'affaire : il n'y eut pas une voix contre. La chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvait arrêter ; de sorte que Charles XII souhaita de régner, et en trois jours les états lui déférèrent le gouvernement. Le pouvoir de la reine et son crédit tombèrent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le roi fut couronné le 24 décembre suivant ; il fit son entrée dans Stockholm sur un cheval alezan ferré d'argent, ayant le sceptre à la main et la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple, idolâtre de ce qui est nouveau, et concevant toujours de grandes espérances d'un jeune prince.

L'archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du sacre et du couronnement ; c'est, de tant de droits que ses prédécesseurs s'étaient arrogés, presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au prince, il tenait entre ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête : Charles l'arracha des mains de l'archevêque, et se couronna lui-même, en regardant fièrement le prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toujours, applaudit à l'action du roi ; ceux même qui avaient

le plus gémi sous le despotisme du père se laissèrent entraîner à louer dans le fils cette fierté qui était l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fut maître, il donna sa confiance et le maniement des affaires au conseiller Piper, qui fut bientôt son premier ministre, sans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit comte; ce qui est une qualité éminente en Suède, et non un vain titre qu'on puisse prendre sans conséquence comme en France.

Les premiers temps de l'administration du roi ne donnèrent point de lui des idées favorables: il parut qu'il avait été plus impatient que digne de régner. Il n'avait à la vérité aucune passion dangereuse; mais on ne voyait dans sa conduite que des emportements de jeunesse et de l'opiniâtreté: il paraissait inappliqué et hautain; les ambassadeurs qui étaient à sa cour le prirent même pour un génie médiocre, et le peignirent tel à leurs maîtres. La Suède avait de lui la même opinion: personne ne connaissait son caractère: il l'ignorait lui-même, lorsque des orages formés tout à coup dans le nord donnèrent à ses talents cachés occasion de se déployer.

Trois puissants princes, voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirèrent sa ruine presque en même temps. Le premier fut Frédéric IV, roi de Danemark, son cousin; le second, Auguste, électeur de Saxe, roi de Pologne. Pierre le Grand, czar de Moscovie, était le troisième, et le plus dangereux.

Questionnaire.—1. Que fit Charles XI?—2. Quel âge avait la régente?—3. Comment le prince passait-il son temps?—4. Quelles troupes passait-il en revue, un jour?—5. Qui était auprès de lui?—6. Que lui demanda Piper?—7. Que répondit le prince?—

8. A qui Piper proposa-t-il la négociation?— 9. Qui proposa l'affaire aux états généraux?—10. Comment Charles fit-il son entrée dans Stockholm?— 11. Quand fut-il couronné?— 12. Qui fit la cérémonie du sacre et du couronnement?— 13. Que lui arriva-t-il?—14. A qui le roi confia-t-il le maniement des affaires?— 15. Quelle opinion avait-on de lui?— 16. Quels princes conspirèrent sa ruine?

LIVRE DEUXIÈME.

Changement prodigieux et subit dans le caractère de Charles XII.

Trois puissants rois menaçaient ainsi l'enfance de Charles XII. Les bruits de ces préparatifs consternaient la Suède, et alarmaient le conseil. Les grands généraux étaient morts; on avait raison de tout craindre sous un jeune roi qui n'avait encore donné de lui que de mauvaises impressions. Il n'assistait presque jamais dans le conseil que pour croiser les jambes sur la table; distrait, indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

Le conseil délibéra en sa présence sur le danger où l'on était: quelques conseillers proposaient de détourner la tempête par des négociations; tout d'un coup le jeune prince se lève avec l'air de gravité et d'assurance d'un homme supérieur qui a pris son parti: «Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne jamais faire une guerre injuste, mais de n'en finir une légitime que par la perte de mes ennemis. Ma résolution est prise; j'irai attaquer le premier qui se déclarera; et, quand je l'aurai vaincu, j'espère faire quelque peur aux autres.» Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conseillers; ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi, et honteux d'espérer moins

que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

† On fut bien plus surpris encore quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusements les plus innocents de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'Alexandre et de César, il se proposa d'imiter tout de ces deux conquérants, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délassements; il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faste dans les habits; il ne fut vêtu depuis que comme un simple soldat. ††

Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie. Les uns m'ont dit qu'il n'avait pris ce parti que pour dompter en tout la nature, et pour ajouter une nouvelle vertu à son héroïsme; mais le plus grand nombre m'a assuré qu'il voulut par là se punir d'un excès qu'il avait commis, et d'un affront qu'il avait fait à table à une femme, en présence même de la reine sa mère. Si cela est ainsi, cette condamnation de soi-même, et cette privation qu'il s'imposa toute sa vie, sont une espèce d'héroïsme non moins admirable.

Questionnaire.—1. Que menaçait l'enfance de Charles XII?—2. Sur quoi délibéra le conseil?—3. Que dit le jeune prince?—4. Quelle impression produisirent ses paroles?—5. A quoi le roi renonça-t-il?—6. Quelle vie commença-t-il?—7. Pourquoi résolut-il de s'abstenir de vin?

Charles, à l'âge de dix-huit ans, soutient la guerre contre le Danemark, la Pologne et la Moscovie, et termine la guerre du Danemark en six semaines.

Il commença par assurer des secours au duc de Holstein, son beau-frère. Huit mille hommes furent en-

voyés d'abord en Poméranie, province voisine du Holstein, pour fortifier le duc contre les attaques des Danois. Le duc en avait besoin ; ses États étaient déjà ravagés, son château de Gottorp pris, sa ville de Tonningue pressée par un siège opiniâtre, où le roi de Danemark était venu en personne pour jouir d'une conquête qu'il croyait sûre. Cette étincelle commençait à embraser l'empire. D'un côté, les troupes saxonnes du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfenbittel, de Hesse-Cassel, marchaient pour se joindre aux Danois ; de l'autre, les huit mille hommes du roi de Suède, les troupes de Hanovre et de Zell, et trois régiments de Hollande, venaient secourir le duc. Tandis que le petit pays de Holstein était ainsi le théâtre de la guerre, deux escadres, l'une d'Angleterre et l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique. Ces deux États étaient garants du traité d'Altona, rompu par les Danois ; ils s'empressaient alors à secourir de duc de Holstein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'opposait à l'agrandissement du roi de Danemark. Ils savaient que le Danois, étant maître du passage du Sund, imposerait des lois onéreuses aux nations commerçantes quand il serait assez fort pour en user ainsi impunément. Cet intérêt a longtemps engagé les Anglais et les Hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les princes du Nord : ils se joignirent au jeune roi de Suède, qui semblait devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, et le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de se défendre.

Il était à la chasse aux ours quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie : il faisait

cette chasse d'une manière aussi nouvelle que dangereuse ; on n'avait d'autres armes que des bâtons fourchus derrière un filet tendu à des arbres : un ours d'une grandeur démesurée vint droit au roi, qui le terrassa, après une longue lutte, à l'aide du filet et de son bâton. Il faut avouer qu'en considérant de telles aventures, la force prodigieuse du roi Auguste et les voyages du czar, on croirait être au temps des Hercule et des Thésée.

Il partit pour sa première campagne le 8 mai, nouveau style, de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carelsroon, en faisant des vœux pour lui, en versant des larmes, et en l'admirant. Avant de sortir de Suède, il établit à Stockholm un conseil de défense, composé de plusieurs sénateurs. Cette commission devait prendre soin de tout ce qui regardait la flotte, les troupes et les fortifications du pays. Le corps du sénat devait régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du royaume.

Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses États, son esprit, libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte était composée de quarante-trois vaisseaux : celui qu'il monta, nommé le *Roi-Charles*, le plus grand qu'on ait jamais vu, était de cent vingt pièces de canon ; le comte Piper, son premier ministre, et le général Rehnsköld, s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des alliés. La flotte danoise évita le combat, et laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Copenhague pour y jeter quelques bombes.

Il est certain que ce fut le roi lui-même qui proposa alors au général Rehnsköld de faire une descente, et

d'assiéger Copenhague par terre, tandis qu'elle serait bloquée par mer. ✓ Rehnsköld fut étonné d'une proposition qui marquait autant d'habileté que de courage dans un jeune prince sans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la descente ; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes qui étaient sur les côtes de Suède, et qui furent joints aux troupes qu'on avait à bord. Le roi quitta son grand vaisseau, et monta une frégate plus légère : on commença par faire partir trois cents grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portaient des fascines, des chevaux de frise, et les instruments des pionniers. Cinq cents hommes d'élite suivaient dans d'autres chaloupes. Après venaient les vaisseaux de guerre du roi, avec deux frégates anglaises et deux hollandaises, qui devaient favoriser la descente à coups de canon. ✓

✓ Copenhague, ville capitale du Danemark, est située dans l'île de Seeland, au milieu d'une belle plaine, ayant au nord-ouest le Sund, et à l'orient la mer Baltique, où était alors le roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçaient d'une descente, les habitants, consternés par l'inaction de leur flotte et par le mouvement des vaisseaux suédois, regardaient avec crainte en quel endroit fondrait l'orage : la flotte de Charles s'arrêta vis-à-vis de Humblebek, à sept milles de Copenhague. Aussitôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchements, et l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois. ✓

➤ Le roi quitta alors sa frégate pour s'aller mettre dans la première chaloupe, à la tête de ses gardes.

L'ambassadeur de France était alors auprès de lui : « Monsieur l'ambassadeur, lui dit-il en latin (car il ne voulait jamais parler français), vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. — Sire, lui répondit le comte de Guiscard en français, le roi mon maître m'a ordonné de résider auprès de votre majesté ; je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été si brillante. » En disant ces paroles il donna la main au roi, qui sauta dans la chaloupe, où le comte de Piper et l'ambassadeur entrèrent. On s'avancait sous les coups de canon des vaisseaux qui favorisaient la descente. Les bateaux de débarquement n'étaient encore qu'à trois cents pas du rivage. Charles XII, impatient de ne pas aborder assez près ni assez tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par delà la ceinture : ses ministres, l'ambassadeur de France, les officiers, les soldats, suivent aussitôt son exemple, et marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades. Le roi, qui n'avait jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle, demanda au major général Stuart, qui se trouva auprès de lui, ce que c'était que ce petit sifflement qu'il entendait à ses oreilles. « C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le major. — Bon ! dit le roi, ce sera là dorénavant ma musique. » Dans le même moment, le major qui expliquait le bruit des mousquetades en reçut une dans l'épaule, et un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Il est ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchements d'être battues, parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuosité que ne peuvent

avoir ceux qui se défendent, et qu'attendre les ennemis dans ses lignes, c'est souvent un aveu de sa faiblesse et de leur supériorité. La cavalerie danoise et les milices s'enfuirent après une faible résistance. Le roi, maître de leurs retranchements, se jeta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur-le-champ élever des redoutes vers la ville, et marqua lui-même un campement. En même temps il renvoya ses vaisseaux en Scanie, partie de la Suède voisine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspirait à servir la vivacité de Charles : les neuf mille hommes étaient sur le rivage prêts à s'embarquer, et dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

↳ Tout cela s'était fait à la vue de la flotte danoise, qui n'avait osé s'avancer. Copenhague, intimidée, envoya aussitôt des députés au roi pour le supplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval, à la tête de son régiment des gardes : les députés se mirent à genoux devant lui. Il fit payer à la ville quatre cent mille rixdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire payer fidèlement. On lui apporta des vivres, parce qu'il fallait obéir ; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignassent payer ; ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être payés généreusement et sans délai par les moindres soldats de l'armée. Il régnait depuis longtemps dans les troupes suédoises une discipline qui n'avait pas peu contribué à leur victoire : le jeune roi en augmenta encore la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le paiement de ce qu'il achetait, encore moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus que dans une victoire ses

troupes ne dépouillaient les morts qu'après en avoir eu la permission ; et il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisait toujours dans son camp la prière deux fois par jour, à sept heures du matin et à quatre heures du soir : il ne manqua jamais d'y assister et de donner à ses soldats l'exemple de la piété, qui fait toujours impression sur les hommes quand ils n'y soupçonnent pas de l'hypocrisie. Son camp, mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance ; les paysans aimaient mieux vendre leurs denrées aux Suédois, leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les payaient pas si bien : les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du roi de Suède des provisions qui manquaient dans leurs marchés. ✓

- ✓ Le roi de Danemark était alors dans le Holstein, où il semblait ne s'être rendu que pour lever le siège de Tonningue. Il voyait la mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune conquérant déjà maître de la Seeland, et prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ses États que ceux qui prendraient les armes contre les Suédois, auraient leur liberté. Cette déclaration était d'un grand poids dans un pays autrefois libre, où tous les paysans, et même beaucoup de bourgeois, sont esclaves aujourd'hui. Charles fit dire au roi de Danemark qu'il ne faisait la guerre que pour l'obliger à faire la paix ; qu'il n'avait qu'à se résoudre à rendre justice au duc de Holstein, ou à voir Copenhague détruite, et son royaume mis à feu et à sang. Les Danois étaient trop heureux d'avoir affaire à un vainqueur qui se piquait de justice. On assembla un congrès dans la ville de Travendal, sur les frontières de Holstein. Le roi de Suède ne souffrit pas que

l'art des ministres traînant les négociations en longueur: il voulut que le traité s'achevât aussi rapidement qu'il était descendu en Seeland. Effectivement il fut conclu, le 5 d'auguste, à l'avantage du duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les frais de la guerre, et délivré d'oppression. Le roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son allié et humilié son ennemi. Ainsi Charles XII, à dix-huit ans, commença et finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément dans le même temps, le roi de Pologne investissait la ville de Riga, capitale de la Livonie, et le czar s'avavançait du côté de l'orient à la tête de près de cent mille hommes. Riga était défendue par le vieux comte d'Alberg, général suédois, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, joignait le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le comte Fleming, depuis ministre de Pologne, grand homme de guerre et de cabinet, et le Livonien Patkul, pressaient tous deux le siège sous les yeux du roi; mais, malgré plusieurs avantages que les assiégeants avaient remportés, l'expérience du vieux comte d'Alberg rendait inutiles leurs efforts, et le roi de Pologne désespérait de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siège. Riga était pleine de marchandises appartenant aux Hollandais: les états généraux ordonnèrent à leur ambassadeur auprès du roi Auguste de lui faire sur cela des représentations. Le roi de Pologne ne se fit pas longtemps prier: il consentit à lever le siège plutôt que de causer le moindre dommage à ses alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance, dont ils surent la véritable cause.

Questionnaire.—1. Quel secours Charles assura-t-il au duc

de Holstein?— 2. Qui venait au secours des Danois?— 3. Dites pourquoi les Anglais et les Hollandais secouraient le roi de Suède.— 4. Quand partit-il pour sa première campagne?— 5. Que fit le peuple?— 6. Que fit Charles avant de sortir de Suède?— 7. Que fit la flotte de Charles? Et la flotte danoise?— 8. Que proposa le roi?— 9. Que firent les habitants de Copenhague?— 10. Racontez la conversation du roi avec l'ambassadeur de France.— 11. Citez un détail qui montre son courage.— 12. Comment les Danois se défendirent-ils?— 13. Que fit Copenhague?— 14. Comment Charles reçut-il les députés?— 15. Que fit-il payer à la ville?— 16. Quelle discipline régnait dans ses troupes?— 17. Où était alors le roi de Danemark?— 18. Que lui fit dire Charles?— 19. Quand le traité fut-il conclu?— 20. Quel profit tira Charles de cette guerre?— 21. Pourquoi le roi de Pologne leva-t-il le siège de Riga?

**Charles défait quatre-vingt mille Moscovites
avec huit mille Suédois.**

Il ne restait donc plus à Charles XII, pour achever sa première campagne, que de marcher contre son rival de gloire, Pierre Alexiowitz. Il était d'autant plus animé contre lui qu'il y avait encore à Stockholm trois ambassadeurs moscovites qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvait comprendre, lui qui se piquait d'une probité sévère, qu'un législateur comme le czar se fît un jeu de ce qui doit être si sacré : le jeune prince, plein d'honneur, ne pensait pas qu'il y eût une morale différente pour les rois et pour les particuliers. L'empereur de Moscovie venait de faire paraître un manifeste, qu'il eût mieux fait de supprimer : il alléguait pour raison de la guerre qu'on ne lui avait pas rendu assez d'honneurs lorsqu'il avait passé incognito à Riga, et qu'on avait vendu les vivres trop cher à ses ambassadeurs : c'étaient là les

griefs pour lesquels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingt mille hommes.

Il parut devant Narva à la tête de cette grande armée, le premier octobre, dans un temps plus rude en ce climat que ne l'est le mois de janvier à Paris. Le czar, qui, dans de pareilles saisons, faisait quelquefois quatre cents lieues en poste, à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ses troupes que lui-même : il savait d'ailleurs que les Suédois, depuis le temps de Gustave-Adolphe, faisaient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été; il voulut accoutumer aussi ses Moscovites à ne point connaître de saisons, et les rendre un jour pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi, dans un temps où les glaces et les neiges forcent les autres nations, dans les climats tempérés, à suspendre la guerre, le czar Pierre assiégeait Narva à trente degrés du pôle, et Charles XII s'avancait pour la secourir. Le czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place qu'il se hâta de mettre en pratique tout ce qu'il venait d'apprendre dans ses voyages : il traça son camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de distance en distance, et ouvrit lui-même la tranchée. Il avait donné le commandement de son armée au duc de Croy, Allemand, général habile, mais peu secondé alors par les officiers russes : pour lui, il n'avait dans ses propres troupes que le rang de simple lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéissance militaire à sa noblesse, jusque-là indisciplinable, laquelle était en possession de conduire sans expérience et en tumulte des esclaves mal armés. Il n'était pas étonnant que celui qui s'était fait charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes, fût lieutenant à Narva pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Russes sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois ; mais c'est au temps à aguerrir les troupes, et à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls régiments dont on pût espérer quelque chose étaient commandés par des officiers allemands ; mais ils étaient en petit nombre : le reste était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armés de flèches, les autres de massues : peu avaient des fusils ; aucun n'avait vu un siège régulier ; il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Narva en cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva était presque sans fortifications : le baron de Horn, qui y commandait, n'avait pas mille hommes de troupes réglées ; cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en six semaines.

On était déjà au 15 de novembre quand le czar apprit que le roi de Suède, ayant traversé la mer avec deux cents vaisseaux de transport, marchait pour secourir Narva. Les Suédois n'étaient que vingt mille ; le czar n'avait que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingt mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre armée, et à l'arrêter à chaque pas. Il avait déjà mandé près de trente mille hommes, qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche qui l'eût rendu méprisable, si un législateur qui a fait de si grandes choses pouvait l'être. Il quitta son camp, où sa présence était nécessaire, pour aller

chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvait très bien arriver sans lui, et sembla, par cette démarche, craindre de combattre dans un camp retranché un jeune prince sans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en soit, il voulait enfermer Charles XII entre deux armées. Ce n'était pas tout : trente mille hommes, détachés du camp devant Narva, étaient postés à une lieue de cette ville sur le chemin du roi de Suède; vingt mille strélitz étaient plus loin sur le même chemin : cinq mille autres faisaient une garde avancée; il fallait passer sur le ventre à toutes ces troupes avant que d'arriver devant le camp, qui était bordé d'un rempart et d'un double fossé. Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw, dans le golfe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie, et un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, et seulement de quatre mille fantassins. Il marchait toujours en avant, sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt, avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le temps d'apprendre à quel petit nombre ils avaient affaire. Les Moscovites, voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers un poste où cent hommes résolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, et allèrent porter le désordre dans le camp. Tous les postes furent em-

portés en deux jours; et ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin, avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche, devant un camp de quatre-vingt mille Russes, bordé de cent cinquante canons. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos que, sans délibérer, il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal était deux fusées, et le mot en allemand : *avec l'aide de Dieu*. Un officier général lui ayant représenté la grandeur du péril : « Quoi ! vous doutez, dit-il, qu'avec mes huit mille braves Suédois je ne passe sur le corps à quatre-vingt mille Moscovites ? » Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade dans ses paroles, il courut lui-même après cet officier : « N'êtes-vous donc pas de mon avis ? lui dit-il. N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis : l'un, que leur cavalerie ne pourra leur servir, et l'autre, que, le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder ? et ainsi je serai réellement plus fort qu'eux ». L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, et on marcha aux Moscovites à midi, le 30 novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchements, ils s'avancèrent la baïonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse qui donnait au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demi-heure sans quitter le revers des fossés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du czar ; il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes, qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge ; mais c'était une balle morte

qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire, et qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. M. de Spaar m'a dit que le roi sauta légèrement sur un autre cheval, en disant: « Ces gens-ci me font faire mes exercices; » et continua de combattre et de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat, les retranchements furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite jusqu'à la rivière de Narva avec son aile gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivaient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards: la rivière fut en un moment couverte de morts; les autres, désespérés, retournèrent à leur camp sans savoir où ils allaient. Ils trouvèrent quelques baraques derrière lesquelles ils se mirent; là, ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas se sauver: mais enfin leurs généraux, Dolgorouky, Gollofkin, Fédérovitz, vinrent se rendre au roi, et mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentait arriva le duc de Croy, général de l'armée, qui venait se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée et un air aussi humain que s'il leur eût fait dans sa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes et les soldats furent conduits désarmés jusqu'à la rivière de Narva: on leur fournit des bateaux pour la repasser, et pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait; la droite des Moscovites se battait encore: les Suédois n'avaient pas perdu six cents hommes: dix-huit mille Moscovites avaient été tués dans leurs retranchements; un grand nombre était noyé; beaucoup avaient passé la rivière: il en restait

encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'au dernier des Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent, qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restait pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp et la ville : là, il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout à fait rompue. A deux heures du matin, le général Vede, qui commandait cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux, et comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes et les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, et venir mettre bas les armes et les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ses autres Moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille ; ils marchèrent tête nue, soldats et officiers, à travers moins de sept mille Suédois : les soldats, en passant devant le roi, jetaient à terre leurs fusils et leurs épées ; et les officiers portaient à ses pieds les enseignes et les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avait gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du duc de Croy et des autres officiers généraux moscovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; et sachant qu'ils manquaient d'argent, et que les marchands de Narva ne voulaient point leur en prêter, il envoya mille ducats au duc de Croy, et cinq cents à chacun des officiers mosco-

vites, qui ne pouvaient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avaient pas même d'idée. On dressa aussitôt à Narva une relation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm et aux alliés de la Suède; mais le roi retrancha de sa main tout ce qui était trop avantageux pour lui et trop injurieux pour le czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm plusieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événements. Entre autres, on en frappa une qui le représentait d'un côté sur un piédestal, où paraissaient enchaînés un Moscovite, un Danois, un Polonais; de l'autre était un Hercule armé de sa massue, tenant sous ses pieds un Cerbère, avec cette légende : *Tres uno contudit ictu.*

Le czar s'avançait à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant envelopper son ennemi de tous côtés. Il apprit à moitié chemin la bataille de Narva et la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer, avec ses quarante mille hommes sans expérience et sans discipline, un vainqueur qui venait d'en détruire quatre-vingt mille dans un camp retranché; il retourna sur ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses troupes pendant qu'il civilisait ses sujets. «Je sais bien, dit-il, que les Suédois nous battront longtemps; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre.» Moscou, sa capitale, fut dans l'épouvante et dans la désolation à la nouvelle de cette défaite. Telle était la fierté et l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, et que les Suédois étaient de vrais magiciens. Cette opinion fut si générale, que l'on ordonna à ce sujet des prières publiques à saint Nicolas, patron de la Moscovie.

Tandis que les Russes se plaignaient à saint Nicolas de leur défaite, Charles XII faisait rendre grâce à Dieu, et se préparait à de nouvelles victoires.

Questionnaire.—1. Pourquoi Charles XII était-il animé contre le czar ? — 2. Quel manifeste le czar avait-il fait paraître ? — 3. Quand parut-il devant Narva ?—4. A qui donna-t-il le commandement de son armée ?—5. Les troupes russes étaient-elles aguerries ?—6. Qui vint au secours de Narva ?—7. Quelle démarche fit le czar ?—8. Dans quel but ?—9. Où débarqua le roi de Suède ? — 10. Comment fit-il pour emporter les postes des ennemis ? — 11. Comment força-t-il le camp retranché ? — 12. Que lui arriva-t-il ? — 13. Pourquoi fut-il obligé de sauter sur un autre cheval ? — 14. Comment se défendirent les Russes ?—15. Que fit Charles après avoir forcé leurs retranchements ? — 16. Que firent les généraux russes ?—17. Comment Charles reçut-il ces prisonniers ?—18. Quelle grâce demanda le général Vede ?—19. Charles la lui accorda-t-il ? —20. Racontez ce qu'il fit dans Narva.—21. Que fit le czar quand il apprit la bataille de Narva ?

Charles passe en Pologne.

Le roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi, vainqueur des Danois et des Moscovites, viendrait bientôt fondre sur lui. Il se ligua plus étroitement que jamais avec le czar. Ces deux princes convinrent d'une entrevue pour prendre leurs mesures de concert; ils se virent à Birzen, petite ville de Lithuanie, sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires, et qui ne convenaient ni à leur situation ni à leur humeur. Les princes du nord se voient avec une familiarité qui n'est point encore établie dans le midi de l'Europe. Pierre et Auguste passèrent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allèrent jusqu'à l'excès; car le czar, qui voulait réformer sa nation, ne put jamais corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le roi de Pologne s'engagea à fournir au czar cinquante mille hommes de troupes allemandes, qu'on devait acheter de divers princes, et que le czar devait soudoyer. Celui-ci, de son côté, devait envoyer cinquante mille Russes en Pologne pour y apprendre l'art de la guerre, et promettait de payer au roi Auguste trois millions de rixdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au roi de Suède; c'était un moyen prompt et sûr d'aguerrir les Moscovites: c'était peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII se mit en devoir d'empêcher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'hiver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le roi Auguste avait assiégée inutilement. Les troupes saxonnes étaient postées le long de la rivière de Duina, qui est fort large en cet endroit: il fallait disputer le passage à Charles, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur prince, alors malade, mais ils avaient à leur tête le maréchal Stenau, qui faisait les fonctions de général; sous lui commandaient le prince Ferdinand, duc de Courlande, et ce même Patkul, qui défendait sa patrie contre Charles XII l'épée à la main, après en avoir soutenu les droits par la plume au péril de sa vie contre Charles XI. Le roi de Suède avait fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords, beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvaient se lever et se baisser comme des ponts-levis: en se levant, ils couvraient les troupes qu'ils portaient; en se baissant, ils servaient de pont pour le débarquement. Il mit encore en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufflait du nord où il était au sud où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu

à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse, se répandant sur la rivière, dérobaux Saxons la vue de ses troupes et de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante ; de sorte que le nuage, grossissant toujours et chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impossibilité de voir si le roi passait ou non. Cependant il conduisait seul l'exécution de son stratagème. Etant déjà au milieu de la rivière: «Eh bien! dit-il au général Rehnsköld, la Duina ne sera pas plus méchante que la mer de Copenhague : croyez-moi, général, nous les battons.» Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, et fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussitôt débarquer son canon, et forme sa bataille sans que les ennemis, offusqués de la fumée, puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hasard : le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suède marchant déjà à eux.

Le maréchal Stenau ne perdit pas un moment ; à peine aperçut-il les Suédois qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe, tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formaient leurs bataillons, les mit en désordre ; ils s'ouvrirent, ils furent rompus et poursuivis jusque dans la rivière. Le roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revue. Alors ses soldats, marchant plus serrés qu'auparavant, repoussèrent le maréchal Stenau, et s'avancèrent dans la plaine. Stenau sentit que ses troupes étaient étonnées ; il les fit retirer, en habile homme, dans un lieu sec, flanqué d'un marais et d'un bois où était son artillerie. L'avantage du terrain, et le temps

qu'il avait donné aux Saxons de revenir de leur première surprise, leur rendit tout leur courage. Charles ne balança point à les attaquer: il avait avec lui quinze mille hommes; Stenau et le duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer sans affût. La bataille fut rude et sanglante; le duc eut deux chevaux tués sous lui: il pénétra trois fois au milieu de la garde du roi; mais enfin, ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine tout froissé et à demi mort du milieu de la mêlée, et de dessous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Le roi de Suède, après sa victoire, court à Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce duché se rendent à lui à discrétion; c'était un voyage plutôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage: il sentit une satisfaction flatteuse, et il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le roi de Pologne et le czar avaient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le roi de Pologne par les mains des Polonais mêmes.

Questionnaire.—1. Pourquoi le roi de Pologne se lia-t-il plus étroitement avec le czar?— 2. Où se virent ces deux princes?—3. Quel traité fut conclu?—4. Que fit Charles XII?—5. Où passa-t-il l'hiver?— 6. Où rencontra-t-il les Saxons?— 7. Qui était à leur tête?—8. Que fit construire le roi de Suède?— 9. Quel artifice mit-il en usage?—10. Comment passa-t-il la Duina?—11. Que firent les Saxons?—12. Comment Charles rallia-t-il ses soldats?—

13. Que fit Stenau ?—14. Comment Charles finit-il par vaincre les Saxons ?—15. Que fit-il après sa victoire ?

LIVRE QUATRIÈME.

La bataille de Pultawa.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultawa, entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiowitz par neuf années de peines prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises ; l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens ; Charles aimant les dangers et ne combattant que pour la gloire, Alexiowitz ne fuyant point le péril et ne faisant la guerre que pour ses intérêts ; le monarque suédois libéral par grandeur d'âme, le moscovite ne donnant jamais que par quelque vue ; celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avait le titre d'invincible qu'un moment pouvait lui ôter ; les nations avaient déjà donné à Pierre Alexiowitz le nom de Grand, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, et du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultawa au nord, le camp du roi de Suède au sud, tirant un peu vers l'orient, son bagage derrière lui à environ un

mille, et la rivière de Pultawa au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le czar avait passé la rivière à une lieue de Pultawa, du côté de l'occident, et commençait à former son camp.

À la pointe du jour, les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie ; le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurèrent aux bagages : de sorte que l'armée suédoise marcha aux ennemis forte d'environ vingt et un mille hommes, dont il y avait environ seize mille Suédois.

Les généraux Rehnsköld, Roos, Levenhaupt, Slipenbach, Hoorn, Spaar, Hamilton, le prince de Wurtemberg, parent du roi, et quelques autres, dont la plupart avaient vu la bataille de Narva, faisaient tous souvenir les officiers subalternes de cette journée où huit mille Suédois avaient détruit une armée de quatre-vingt mille Moscovites dans un camp retranché : les officiers le disaient aux soldats ; tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduisait la marche, porté sur un brancard à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures et demie du matin : la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp moscovite ; le prince Menzikoff et le comte Gollovin l'avaient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canons : le général Slipenbach, à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes suédoises savent qu'il était presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc ; les escadrons

moscovites furent rompus et enfoncés : le czar accourut lui-même pour les rallier ; son chapeau fut percé d'une balle de mousquet ; Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui : les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée : il avait envoyé au milieu de la nuit le général Creuts avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc tandis qu'il les attaquerait de front ; mais son malheur voulut que Creuts s'égarât, et ne parût point. Le czar, qui s'était cru perdu, eut le temps de rallier sa cavalerie ; il fondit à son tour sur celle du roi, qui, n'étant point soutenue par le détachement de Creuts, fut rompue à son tour ; Slipenbach même fut fait prisonnier dans cet engagement : en même temps soixante et douze canons tiraient du camp sur la cavalerie suédoise ; et l'infanterie russe, débouchant de ses lignes, venait attaquer celle de Charles.

Le czar détacha alors le prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultawa et les Suédois : le prince Menzikoff exécuta avec habileté et promptitude l'ordre de son maître ; non seulement il coupa la communication entre l'armée suédoise et les troupes restées au camp devant Pultawa, mais ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'enveloppa et le tailla en pièces. Si Menzikoff fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut ; si le czar l'ordonna, il était un digne adversaire de Charles XII. Cependant l'infanterie moscovite sortait de ses lignes et s'avancait en bataille dans la plaine : d'un autre côté, la cavalerie suédoise se ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie ; et le roi, aidé de son feld-maréchal Rehnsköld, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de troupes, son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux ailes. Le czar disposa son armée de même : il avait l'avantage du nombre et celui de soixante et douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposaient que quatre, et qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur moscovite était au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de major général, et semblait obéir au général Sheremetoff ; mais il allait, comme empereur, de rang en rang, monté sur un cheval turc, qui était un présent du Grand Seigneur, exhortant les capitaines et les soldats, et promettant à chacun des récompenses.

A neuf heures du matin, la bataille recommença : une des premières volées du canon moscovite emporta les deux chevaux du brancard de Charles ; il en fit atteler deux autres ; une seconde volée mit le brancard en pièces et renversa le roi : de vingt-quatre drabans qui se relayaient pour le porter, vingt et un furent tués. Les Suédois consternés s'ébranlèrent, et, le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, et la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie russe qui mit en déroute l'armée suédoise : tant les choses étaient changées !

Tous les écrivains suédois disent qu'ils auraient gagné la bataille si on n'avait point fait de fautes ; mais tous les officiers prétendent que c'en était une de la donner, et une plus grande encore de s'enfermer dans des pays perdus, malgré l'avis des plus sages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que Charles XII, par le nombre d'hommes, et par les ressources qui

manquaient aux Suédois. Le souvenir de Narva fut la principale cause du malheur de Charles à Pultawa.

Déjà le prince de Wurtemberg, le général Rehnsköld et plusieurs officiers principaux étaient prisonniers, le camp devant Pultawa forcé, et tout dans une confusion à laquelle il n'y avait plus de ressource. Le comte Piper avec quelques officiers de la chancellerie étaient sortis de ce camp, et ne savaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi ; ils couraient de côté et d'autre dans la plaine : un major, nommé Bère, s'offrit de les conduire au bagage ; mais les nuages de poussière et de fumée qui couvraient la campagne, et l'égarement d'esprit naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le roi ne voulut point fuir, et ne pouvait se défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général Poniatowski, colonel de la garde suédoise du roi Stanislas, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de Charles avait engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement : c'était un homme qui, dans toutes les occurrences de sa vie, et dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur-le-champ, et bien et avec bonheur : il fit signe à deux drabans, qui prirent le roi par-dessous les bras, et le mirent à cheval malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi ; les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers : cette troupe rassemblée, et ranimée par le malheur de son prince,

se fit jour à travers plus de dix régiments moscovites, et conduisit Charles au milieu des ennemis l'espace d'une lieue, jusqu'au bagage de l'armée suédoise.

Le roi, fuyant et poursuivi, eut son cheval tué sous lui ; le colonel Gierta, blessé et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce conquérant qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur ; mais il fallait fuir plus loin : on trouva dans le bagage le carrosse du comte Piper ; car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm : on le mit dans cette voiture, et l'on prit avec précipitation la route du Borysthène. Le roi, qui, depuis le moment où on l'avait mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avait pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte Piper. « Il est pris avec toute la chancellerie, » lui répondit-on. « Et le général Rehnsköld, et le duc de Wurtemberg ? » ajouta-t-il. « Ils sont aussi prisonniers, » lui dit Poniatowski. « Prisonniers chez les Russes ! » reprit Charles en haussant les épaules ; allons donc, allons plutôt chez les Turcs. » On ne remarquait pourtant point d'abattement sur son visage ; et quiconque l'eût vu alors, et eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il était vaincu et blessé.

Pendant qu'il s'éloignait, les Russes saisirent son artillerie dans le camp devant Pultawa, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouvèrent six millions en espèces, dépouilles des Polonais et des Saxons. Près de neuf mille hommes suédois ou cosaques furent tués dans la bataille ; environ six mille furent pris. Il restait encore environ seize mille hommes, tant suédois et polonais que cosaques, qui fuyaient vers le Borysthène, sous la

conduite du général Levenhaupt ; il marcha d'un côté avec ses troupes fugitives: le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse où il était rompit dans la marche ; on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce, il s'égara pendant la nuit dans un bois ; là, son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs, qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin, la nuit du 9 au 10 juillet, il se trouva vis-à-vis le Borysthène : Levenhaupt venait d'arriver avec les débris de l'armée : les Suédois revirent avec une joie mêlée de douleur leur roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait ; on n'avait ni pont pour passer le fleuve, ni temps pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étaient des Suédois, et ce roi vaincu était Charles XII. Presque tous les officiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme les Russes, et qu'on périrait ou qu'on vaincrait sur le bord du Borysthène. Charles eût pris sans doute cette résolution s'il n'eût été accablé de faiblesse ; sa plaie suppurait, il avait la fièvre ; et on a remarqué que la plupart des hommes les plus intrépides perdent dans la fièvre de la suppuration cet instinct de valeur qui, comme les autres vertus, demande une tête libre. Charles n'était plus lui-même ; c'est ce qu'on m'a assuré, et qui est plus vraisemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne se connaît plus. Il y avait encore par

bonheur une mauvaise calèche qu'on avait amenée à tout hasard jusqu'en cet endroit ; on l'embarqua sur un petit bateau : le roi se mit dans un autre avec le général Mazeppa. Celui-ci avait sauvé plusieurs coffres pleins d'argent ; mais le courant étant trop rapide, et un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jeta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. Mullern, chancelier du roi, et le comte Poniatowski, homme plus que jamais nécessaire au roi par les ressources que son esprit lui fournissait dans les disgrâces, passèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cents cavaliers et un très grand nombre de Polonais et de Cosaques, se fiant sur la bonté de leurs chevaux, hasardèrent de passer le fleuve à la nage : leur troupe bien serrée résistait au courant, et rompait les vagues ; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous furent emportés et abîmés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquèrent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité, le prince Menzikoff s'approchait avec dix mille cavaliers, ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin, de leurs blessures, de fatigue et de faim, montraient assez au prince Menzikoff la route qu'avait prise le gros de l'armée fugitive : le prince envoya au général suédois un trompette pour lui offrir une capitulation ; quatre officiers généraux furent aussitôt envoyés par Levenhaupt pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour, seize mille soldats du roi Charles XII eussent attaqué toutes les forces de l'empire moscovite, et eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre ; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne

voyant plus leur prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. Il n'y eut que le colonel Trouffetre qui, voyant approcher les Moscovites, s'ébranla avec un bataillon suédois pour les charger, espérant entraîner le reste des troupes ; mais Levenhaupt fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée ; cette armée entière fut faite prisonnière de guerre. Quelques soldats, désespérés de tomber entre les mains des Moscovites, se précipitèrent dans le Borysthène ; deux officiers du régiment de ce brave Trouffetre s'entre-tuèrent : le reste fut fait esclave. Ils défilèrent tous en présence du prince Menzikoff, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avaient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suède à Narva. Mais, au lieu que le roi avait alors renvoyé tous ces prisonniers moscovites, qu'il ne craignait pas, le czar retint les Suédois pris à Pultawa.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les États du czar, mais particulièrement en Sibérie, vaste province de la grande Tartarie, qui, du côté de l'orient, s'étend jusqu'aux frontières de l'empire chinois. Dans ce pays barbare, où l'usage du pain n'était pas même connu, les Suédois, devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers et les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies : l'officier qui ne put exercer aucun métier fut réduit à fendre et à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, et qui gagnait de quoi subsister. Quelques officiers devinrent peintres,

d'autres architectes : il y en eut qui enseignèrent les langues, les mathématiques ; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le temps devinrent si utiles et si connues qu' on y envoyait des enfants de Moscou.

Le comte Piper, premier ministre du roi de Suède, fut longtemps enfermé à Pétersbourg. Le czar était persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce ministre avait vendu son maître au duc de Marlborough, et avait attiré sur la Moscovie les armes de la Suède, qui auraient pu pacifier l'Europe : il lui rendit sa captivité plus dure. Ce ministre mourut quelques années après en Moscovie, peu secouru par sa famille, qui vivait à Stockholm dans l'opulence, et plaignait inutilement par son roi, qui ne voulut jamais s' abaisser à offrir pour son ministre une rançon qu'il craignait que le czar n'acceptât pas ; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles et le czar.

L'empereur moscovite, pénétré d'une joie qu'il ne se mettait pas en peine de dissimuler, recevait sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenait en foule, et demandait à tout moment : « Où est donc mon frère Charles ? »

Il fit aux généraux suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entre autres questions qu'il leur fit, il demanda au général Rehnsköld à combien les troupes du roi son maître pouvaient monter avant la bataille. Rehnsköld répondit que le roi seul en avait la liste, qu'il ne communiquait à personne ; mais que pour lui il pensait que le tout pouvait aller à environ trente mille hommes ; savoir dix-huit mille Suédois, et le reste Cosaques. Le czar parut surpris, et demanda comment ils avaient pu hasarder de pénétrer dans un pays si reculé, et d'assiéger Pultawa avec ce peu de monde.

« Nous n'avons pas toujours été consultés, reprit le général suédois; mais, comme fidèles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître, sans jamais y contredire. » Le czar se tourna, à cette réponse, vers quelques-uns de ses courtisans autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui : « Ah! dit-il, voilà comme il faut servir son souverain. » Alors, prenant un verre de vin : « A la santé, dit-il, de mes maîtres dans l'art de la guerre ! » Rehnsköld lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un si beau titre. « Vous, messieurs les généraux suédois, » reprit le czar. « Votre majesté est donc bien ingrate, reprit le comte, d'avoir tant maltraité ses maîtres ! » Le czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers généraux, et les traita comme un prince qui voulait donner à ses sujets des leçons de générosité et de la politesse qu'il connaissait. Mais ce même prince, qui traita si bien les généraux suédois, fit rouer tous les Cosaques qui tombèrent dans ses mains.

Questionnaire. — 1. Quand se donna la bataille de Pultawa ? — 2. A quelle heure commença-t-elle ? — 3. Racontez le premier engagement. — 4. Creuts arriva-t-il à prendre les ennemis en flanc ? — 5. Qu'arriva-t-il ensuite ? — 6. Quel ordre donna le czar au prince Menzikoff ? — 7. Le prince l'exécuta-t-il bien ? — 8. Comment Charles rangea-t-il ses troupes pour le combat général ? Et le czar ? — 9. A quelle heure recommença la bataille ? — 10. Racontez comment les Russes mirent en déroute les Suédois. — 11. Que fit Charles ? — 12. Comment fut-il conduit jusqu'au bagage de l'armée suédoise ? — 13. Racontez la fuite du roi — 14. Quand se trouva-t-il vis-à-vis le Borysthène ? — 15. Y attendit-il les Russes ? — 16. Comment passa-t-on le fleuve ? — 17. Pourquoi les Suédois furent-ils faits prisonniers de guerre ? — 18. N'y en eut-il pas un qui voulut résister ? — 19. Où furent-ils dispersés depuis ? — 20. Où enferma-t-on le comte Piper ? — 21. Où et comment mourut-il ? — 22. Quel honneur fit le czar aux généraux suédois ? — 23. Que demanda-t-il au général

Rehnsköld ?—24. Que répondit le général ?—25. Que fit le czar après le repas ?

LIVRE HUITIÈME

Mort de Charles XII.

Cependant Charles partit une seconde fois pour la conquête de la Norvège au mois d'octobre 1718 : il avait si bien pris toutes ses mesures, qu'il espérait se rendre maître en six mois de ce royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges et des glaces, dans l'âpreté de l'hiver, qui tue les animaux en Suède même, où l'air est moins rigoureux, que d'aller reprendre ses belles provinces d'Allemagne des mains de ses ennemis : c'est qu'il espérait que sa nouvelle alliance avec le czar le mettrait bientôt en état de ressaisir toutes ces provinces ; bien plus, sa gloire était flattée d'enlever un royaume à son ennemi victorieux.

À l'embouchure du fleuve Tistedal, près de la Manche de Danemark, entre les villes de Bahus et d'Anslo, est situé Fredrickshall, place forte et importante, qu'on regardait comme la clef du royaume. Charles en forma le siège au mois de décembre. Le soldat, transi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie sous la glace, c'était ouvrir la tranchée dans une espèce de roc ; mais les Suédois ne pouvaient se rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais Charles n'en essaya de plus grandes : sa constitution, éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles, s'était fortifiée au point qu'il dormait en plein champ en Norvège, au cœur de l'hiver, sur de la paille ou sur une planche, enveloppé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tom-

baient morts de froid dans leurs postes ; et les autres, presque gelés, voyant leur roi qui souffrait comme eux, n'osaient proférer une plainte. Ce fut quelque temps avant cette expédition qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme, nommée Johus Dotter, qui avait vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau, lui qui s'était étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encore combien de temps il pourrait supporter la faim sans en être abattu : il passa cinq jours entiers sans manger ni boire ; le sixième au matin il courut deux lieues à cheval, et descendit chez le prince de Hesse, son beau-frère, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la suite d'un si long jeûne l'incommodât.

Avec ce corps de fer, gouverné par une âme si hardie et si inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit, il n'avait point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le 11 décembre, jour de Saint-André, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée ; et ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré, il parut très mécontent. M. Mégret, ingénieur français, qui conduisait le siège, l'assura que la place serait prise dans huit jours : « Nous verrons, » dit le roi ; et il continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau faisait un angle avec la parallèle, il se mit à genoux sur le talus intérieur, et, appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque temps à considérer les travailleurs, qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles

quand il s'agit de la mort d'un homme tel que Charles XII : ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi et l'ingénieur Mégret est absolument fausse. Voici ce que je sais de véritable sur cet événement.

Le roi était exposé presque à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était : il n'y avait alors auprès de sa personne que deux Français ; l'un était M. Siquier, son aide de camp, homme de tête et d'exécution, qui s'était mis à son service en Turquie, et qui était particulièrement attaché au prince de Hesse ; l'autre était cet ingénieur. Le canon tirait sur eux à cartouche ; mais le roi, qui se découvrait davantage, était le plus exposé : à quelques pas derrière était le comte Schwerin, qui commandait la tranchée : le comte Posse, capitaine aux gardes, et un aide de camp, nommé Kulbert, recevaient des ordres de lui. Siquier et Mégret virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait sur le parapet en poussant un grand soupir ; ils s'approchèrent, il était déjà mort : une balle pesant une demi-livre l'avait atteint à la tempe droite, et avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts ; sa tête était renversée sur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, et le droit entièrement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort ; cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière si subite, de mettre, par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée, et était encore dans cette attitude. A ce spectacle, Mégret, homme singulier et indifférent, ne dit autre chose sinon : « Voilà la pièce finie, allons souper. » Siquier court sur-le-champ avertir le comte Schwerin. Ils résolurent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats jus-

qu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris : Siquier mit sa perruque et son chapeau sur la tête du roi ; en cet état on transporta Charles, sous le nom du capitaine Carlsberg, au travers des troupes, qui voyaient passer leur roi mort sans se douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'instant que personne ne sortît du camp, et fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le temps de prendre ses mesures pour faire tomber la couronne sur la tête de sa femme, et pour en exclure le duc de Holstein qui pouvait y prétendre.

Ainsi périt, à l'âge de trente-six ans et demi, Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au delà du vraisemblable. C'est peut être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse : il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie ; sa libéralité dégénérant en profusion a ruiné la Suède ; son courage poussé jusqu'à la témérité a causé sa mort ; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté, et dans les dernières années le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne ; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeance. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie

d'agrandir ses États : il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille et après la victoire il n'avait que de la modestie ; après la défaite, que de la fermeté : dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets aussi bien que la sienne ; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

Questionnaire.—1. Quand Charles partit-il pour la conquête de la Norvège ?—2. Quelle place assiégea-t-il ?—3. Quelles fatigues essuya-t-il ?—4. Combien de jours passa-t-il sans manger ni boire ? Pourquoi ?—5. Où alla-t-il le 11 décembre ?—6. Pourquoi parut-il mecontent ?—7. Quels ouvrages visita-t-il ?—8. Racontez comment il fut blessé.—9. Que fit Charles en expirant ?—10. Que dit Mégret à ce spectacle ?—11. Pourquoi déroba-t on la connaissance de sa mort aux soldats ?—12. Dites quelles vertus et quels défauts avait ce prince ?

CHATEAUBRIAND

Ὁ Σατωβριάνδος ἐγεννήθη ἐν Saint-Malo τῷ 1768, ἐξ ἀρχαίας εὐγενοῦς οἰκογενείας, ἀπέθανε δ' ἐν Παρισίοις τῷ 1848. Ἦτο ἀνθυπολοχαγὸς ὅτε ἐξεργάγη ἡ Γαλλικὴ Ἐπανάστασις. Ἀποχωρήσας τότε τῆς ὑπηρεσίας μετέβη τῷ 1791 εἰς τὴν Βόρειον Ἀμερικὴν, ἧς ἐπεσκέφθη τὰ παρθένα δάση. Ἐπανελθὼν εἰς τὴν Γαλλίαν, ἐτραυματίσθη κατὰ τὴν πολιορκίαν τῆς Thionville, μεθ' ἧς ἀπῆλθεν εἰς Λονδῖνον.

Τῷ 1800, ἐπανακάμψας εἰς τὴν Γαλλίαν, ἐδημοσίευσεν τὴν Atala, τὸν Bené καὶ τοὺς Natchez. Τὰ ἔργα ταῦτα, πλήρη ἀναμνήσεων ἅς ὁ συγγραφεὺς αὐτῶν εἶχεν ἀποκομίσει ἐξ Ἀμερικῆς, συνεκίνησαν τὸ κοινὸν καὶ κατέστησαν ἔνδοξον τὸ ὄνομα τοῦ Σατωβριάνδου. Εἶτα, ἀναλαβὼν τὴν ὑπεράσπισιν τῆς χριστιανικῆς θρησκείας, ὁ Σατωβριάνδος ἐδημοσίευσεν τὸ Génie du christianisme (1802), τοὺς Martyrs (1809), εἶδος πεζῆς ἐποποιίας, καὶ τὸ Itinéraire de Paris à Jérusalem (1811). Βραδύτερον ὁ Σατωβριάνδος ἐπεδόθη εἰς τὴν πολιτικὴν καὶ ἐγένετο πρεσβευτὴς, εἶτα ὑπουργός.

Αἱ κυριώτεραι ἀρεταὶ τῶν ἔργων τοῦ Σατωβριάνδου εἶναι ἡ βαθεῖα γνώσις τῆς φύσεως, ἡ δεινότης εἰς τὰς περιγραφάς, τὸ γλαφυρὸν τοῦ ὕφους, ἡ φαντασία καὶ ἡ ζωηρὰ ἀπεικόνισις τῶν παθῶν· ὅθεν ὑπῆρξεν εἰς τῶν κρατίστων συγγραφέων τοῦ 19ου αἰῶνος, ἀναμφισβητήτως δέ, ὁ ἀρχηγὸς νέας φιλολογικῆς σχολῆς ἐπικληθείσης ρωμαντικῆς.

ATHÈNES

Nous promenâmes nos regards autour de nous. Nous avions le mont Hymette à l'est, le Pentélique au nord, le Parnès au nord-ouest ; les monts Icære, Corydalus ou Egalee à l'ouest, et par-dessus le premier on apercevait la cime du Cithéron ; au sud-ouest et au midi on

voyait la mer, le Pirée, les côtes de Salamine, d'Égine, d'Epidaure, et la citadelle de Corinthe.

Au-dessous de nous, dans le bassin dont je viens de décrire la circonférence, on distinguait les collines et la plupart des monuments d'Athènes : au sud-ouest, la colline du Musée avec le tombeau de Philopappus ; à l'ouest, les rochers de l'Aréopage, du Pnyx et du Lycabettus ; au nord, le petit mont Anchesme, et à l'est les hauteurs qui dominent le Stade. Au pied même de la citadelle, on voyait les débris du théâtre de Bacchus et d'Hérode Atticus. A gauche de ces débris venaient les grandes colonnes isolées du temple de Jupiter Olympien ; plus loin encore, en tirant vers le nord-est, on apercevait l'enceinte du Lycée, le cours de l'Ilissus, le Stade, et un temple de Diane ou de Cérés. Dans la partie de l'ouest et du nord-ouest, vers le grand bois d'oliviers, M. Fauvel me montrait la place du Céramique extérieur, de l'Académie et de son chemin bordé de tombeaux. Enfin, dans la vallée formée par l'Anchesme et la citadelle, on découvrait la ville moderne.

Il faut maintenant se figurer cet espace tantôt nu et couvert d'une bruyère jaune, tantôt coupé par des bouquets d'oliviers, par des carrés d'orge, par des sillons de vigne ; il faut se représenter des fûts de colonnes et des bouts de ruines anciennes et modernes, sortant du milieu de ces cultures ; des murs blanchis et des clôtures de jardin traversant les champs ; répandre dans la campagne des Albanaises qui tirent de l'eau, ou qui lavent à des puits les robes des Turcs ; des paysans qui vont et viennent, conduisant des ânes, ou portant sur leur dos des provisions à la ville : il faut supposer toutes ces montagnes dont les noms sont si beaux, toutes ces ruines si célèbres, toutes ces îles, tou-

tes ces mers non moins fameuses, éclairées d'une lumière éclatante.

J'ai vu, du haut de l'Acropolis, le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette: les corneilles qui nichent autour de la citadelle, mais qui ne franchissent jamais son sommet, planaient au-dessous de nous; leurs ailes noires et lustrées étaient glacées de rose par les premiers reflets du jour; des colonnes de fumée bleue et légère montaient dans l'ombre le long des flancs de l'Hymette et annonçaient les parcs ou les chalets des abeilles; Athènes, l'Acropolis et les débris de Parthénon se coloraient de la plus belle teinte de la fleur du pêcher; les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient, et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief; au loin, la mer et le Pirée étaient tout blancs de lumière; et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'horizon du couchant, comme un rocher de pourpre et de feu.

Du lieu où nous étions placés, nous aurions pu voir, dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée pour combattre l'ennemi ou pour se rendre aux fêtes de Délos; nous aurions pu entendre éclater au théâtre de Bacchus les douleurs d'Œdipe, de Philoctète ou d'Hécube; nous aurions pu ouïr les applaudissements des citoyens aux discours de Démosthène.

Questionnaire. — 1. De quelle vue jouit-on du haut de l'Acropolis?—2. Où la ville moderne est-elle située?—3. Quel aspect présente la plaine?—4. Qu'a vu l'auteur du haut de l'Acropolis?—5. Quelle impression lui laissa cet aspect?

LE PARTHÉNON

La première chose qui vous frappe dans les monuments d'Athènes, c'est la belle couleur de ces monuments. Dans nos climats, sous une atmosphère chargée de fumée et de pluie, la pierre du blanc le plus-pur devient bientôt noire ou verdâtre. Le ciel clair et le soleil brillant de la Grèce répandent seulement sur le marbre de Paros et du Pentélique une teinte dorée semblable à celle des épis mûrs, ou des feuilles en automne.

La justesse, l'harmonie et la simplicité des proportions attirent ensuite votre admiration. On ne voit point ordre sur ordre, colonne sur colonne, dôme sur dôme. Le temple de Minerve, par exemple, est ou plutôt était un simple parallélogramme allongé, orné d'un péristyle, d'un pronaos ou portique, et élevé sur trois marches ou degrés qui régnaient tout autour. Ce pronaos occupait à peu près le tiers de la longueur totale de l'édifice ; l'intérieur du temple se divisait en deux nefs séparées par un mur, et qui ne recevaient le jour que par la porte : dans l'uné on voyait la statue de Minerve, ouvrage de Phidias ; dans l'autre, on gardait le trésor des Athéniens. Les colonnes du péristyle et du portique reposaient immédiatement sur les degrés du temple ; elles étaient sans bases, cannelées, et d'ordre dorique : elles avaient quarante-deux pieds de hauteur et dix-sept et demi de tour près du sol ; l'entre-colonnement était de sept pieds quatre pouces, et le monument avait deux cent dix-huit pieds de long et quatre-vingt-dix-huit et demi de large.

Les triglyphes de l'ordre dorique marquaient la frise du péristyle : des métopes ou petits tableaux de marbre à coulisse séparaient entre eux les triglyphes. Phidias ou ses élèves avaient sculpté sur ces métopes

le combat des Centaures et des Lapithes. Le haut du plein mur du temple, ou la frise de la cella, était décorée d'un autre bas-relief représentant peut-être la fête des Panathénées. Des morceaux de sculpture excellents, mais du siècle d'Adrien, époque de renouvellement de l'art, occupaient les deux frontons du temple. Les offrandes votives, ainsi que les boucliers enlevés à l'ennemi dans le cours de la guerre Médique, étaient suspendues en dehors de l'édifice : on voit encore la marque circulaire que les derniers ont imprimée sur l'architrave du fronton qui regarde le mont Hymette.

Tel était ce temple, qui a passé à juste titre pour le chef-d'œuvre de l'architecture chez les anciens et chez les modernes : l'harmonie et la force de toutes ses parties se font encore remarquer dans ses ruines ; car on en aurait une très fausse idée si l'on se représentait seulement un édifice agréable, mais petit, et chargé de ciselures et de festons à notre manière. Il y a toujours quelque chose de grêle dans notre architecture, quand nous visons à l'élégance ; ou de pesant, quand nous prétendons à la majesté.

Voyez comme tout est calculé au Parthénon ! L'ordre est dorique, et le peu de hauteur de la colonne dans cet ordre vous donne à l'instant l'idée de la durée et de la solidité ; mais cette colonne, qui de plus est sans base, deviendrait trop lourde : Ictinus recourt à son art ; il fait la colonne cannelée, et l'élève sur des degrés : par ce moyen il introduit presque la légèreté du corinthien dans la gravité dorique. Pour tout ornement vous avez deux frontons et deux frises sculptées. La frise du péristyle se compose de petits tableaux de marbre régulièrement divisés par un triglyphe : à la vérité, chacun de ces tableaux est un

chef-d'œuvre; la frise de la cella règne comme un bandeau au haut d'un mur plein et uni : voilà tout, absolument tout.

Qu'il y a loin de cette sage économie d'ornements, de cet heureux mélange de simplicité, de force et de grâce, à notre profusion de découpures en carré, en long, en rond, en losange; à nos colonnes fluettes, grimpées sur d'énormes bases, ou à nos porches ignobles et écrasés que nous appelons des portiques!

Questionnaire. — 1. Qu'est-ce qui frappe le voyageur dans les monuments d'Athènes? — 2. Qu'est-ce qui attire l'admiration? — 3. Quelle forme a le Parthénon? — 4. Faites-en une courte description. — 5. Pourquoi le Parthénon est-il tant admiré?

LES RUINES DE TROIE

Lorsque le 21 septembre 1806, à six heures du matin, on me vint dire que nous allions doubler le château des Dardanelles, la fièvre fut chassée par les souvenirs de Troie. Je me traînai sur le pont; mes premiers regards tombèrent sur un haut promontoire couronné par neuf moulins : c'était le cap Sigée. Au pied du cap je distinguais deux *tumulus*, les tombeaux d'Achille et de Patrocle. L'embouchure du Simoïs était à la gauche du château neuf d'Asie; plus loin, derrière nous, en remontant vers l'Hellespont, paraissaient le cap Rhétée et le tombeau d'Ajax. Dans l'enfoncement s'élevait la chaîne du mont Ida, dont les pentes, vues du point où j'étais, paraissaient douces et d'une couleur harmonieuse. Ténédos était devant la proue du vaisseau : *Est in conspectu Tenedos.*

Je promenais mes yeux sur ce tableau, et les ramenaïs malgré moi à la tombe d'Achille. Je répétais ces vers du poète :

«L'armée des Grecs belliqueux élève sur le rivage un monument vaste et admiré; monument que l'on aperçoit de loin en passant sur la mer, et qui attirera les regards des générations présentes et des races futures.»

Les pyramides des rois égyptiens sont peu de chose comparées à la gloire de cette tombe de gazon que chanta Homère, et autour de laquelle courut Alexandre.

J'éprouvai dans ce moment un effet remarquable de la puissance des sentiments et de l'influence de l'âme sur le corps. J'étais monté sur le pont avec la fièvre: le mal de tête cessa subitement; je sentis renaître mes forces, et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, toutes les forces de mon esprit. Il est vrai que, vingt-quatre heures après, la fièvre était revenue.

Je n'ai rien à me reprocher: j'avais eu le dessein de me rendre par l'Anatolie à la plaine de Troie, et l'on a vu ce qui me força à renoncer à mon projet; j'y voulus aborder par mer, et le capitaine du vaisseau refusa obstinément de me mettre à terre, quoiqu'il y fût obligé par notre traité. Dans le premier moment, ces contrariétés me firent beaucoup de peine, mais aujourd'hui je m'en console. J'ai tant été trompé en Grèce, que le même sort m'attendait à Troie. Du moins j'ai conservé toutes mes illusions sur le Simois; j'ai de plus le bonheur d'avoir salué une terre sacrée, d'avoir vu les flots qui la baignent, et le soleil qui l'éclaire.

Je m'étonne que les voyageurs, en parlant de la plaine de Troie, négligent presque toujours les souvenirs de l'*Énéide*. Troie a pourtant fait la gloire de Virgile, comme elle a fait celle d'Homère. C'est une rare destinée pour un pays, d'avoir inspiré les plus beaux

chants des deux plus grands poètes du monde. Tandis que je voyais fuir les rivages d'Ilion, je cherchais à me rappeler les vers qui peignent si bien la flotte grecque sortant de Ténédos, et s'avancant, *per silentia lunæ*, à ces bords solitaires qui passaient tour à tour sous mes yeux. Bientôt des cris affreux succédaient au silence de la nuit, et les flammes du palais de Priam éclairaient cette mer, où notre vaisseau voguait paisiblement.

Questionnaire.—1. Quelles impressions laissèrent à l'auteur les ruines de Troie?—2. Quels vers répéta-t-il à la vue de la tombe d'Achille?—3. Pourquoi renonça-t-il au dessein de se rendre à la plaine de Troie?—4. De quels poètes Troie fit-elle la gloire?

LES RUINES DE SPARTE

Si des ruines où s'attachent des souvenirs illustres font bien voir la vanité de tout ici bas, il faut pourtant convenir que les noms qui survivent à des empires et qui immortalisent des temps et des lieux sont quelque chose. Après tout, ne dédaignons pas trop la gloire : rien n'est plus beau qu'elle, si ce n'est la vertu. Le comble du bonheur serait de réunir l'une à l'autre dans cette vie ; et c'était l'objet de l'unique prière que les Spartiates adressaient aux dieux : *Ut pulchra bonis adderent !*

Quand l'espèce de trouble où j'étais fut dissipé, je commençai à étudier les ruines autour de moi. Le sommet de la colline offrait un plateau environné, surtout au nord-ouest, d'épaisses murailles : j'en fis deux fois le tour, et je comptai mille cinq cent soixante et mille cinq cent soixante six pas communs, ou à peu près sept cent quatre-vingts pas géométriques ; mais il faut

remarquer que j'embrasse dans ce circuit le sommet entier de la colline, y compris la courbe que forme l'excavation du théâtre dans cette colline : c'est ce théâtre que Leroi a examiné.

Des décombres, partie ensevelis sous terre, partie élevés au-dessus du sol, annoncent, vers le milieu de ce plateau, les fondements du temple de Minerve-Chalcioecos où Pausanias se réfugia vainement et perdit la vie. Une espèce de rampe en terrasse, large de soixante-dix pieds, et d'une pente extrêmement douce, descend du midi de la colline dans la plaine. C'était peut-être le chemin par où l'on montait à la citadelle, qui ne devint très forte que sous les tyrans de Lacédémone.

A la naissance de cette rampe, et au-dessus du théâtre, je vis un petit édifice de forme ronde aux trois quarts détruit : les niches intérieures en paraissent également propres à recevoir des statues ou des urnes. Est-ce le temple de Vénus armée ? Ce dernier devait être à peu près dans cette position, et dépendant de la tribu des Égides. César, qui prétendait descendre de Vénus, portait sur son anneau l'empreinte d'une Vénus armée : c'était en effet le double emblème des faiblesses et de la gloire de ce grand homme :

Vincere si possum nuda, quid arma gerens ?

Si l'on se place avec moi sur la colline de la citadelle, voici ce qu'on verra autour de soi :

Au levant, c'est-à-dire vers l' Eurotas, un monticule de forme allongée, et aplati à sa cime, comme pour servir de stade ou d'hippodrome. Des deux côtés de ce monticule, entre deux autres monticules qui font avec le premier deux espèces de vallées, on aperçoit les ruines du pont Badyx et le cours de l' Eurotas. De l'autre côté du fleuve, la vue est arrêtée par une chaîne de

collines rougeâtres : ce sont les monts Ménélaïos. Derrière ces monts s'élève la barrière des hautes montagnes qui bordent au loin le golfe d'Argos.

Tournons-nous à présent à l'ouest, et nous apercevrons, sur un terrain uni, derrière et au pied du théâtre, trois ruines, dont l'une est assez haute et arrondie comme une tour : dans cette direction se trouvaient la tribu des Pitanates, le Théomélide, les tombeaux de Pausanias et de Léonidas, le Lesché des Crofanes et le temple de Diane Isora.

Enfin, si l'on ramène ses regards au midi, on verra une terre inégale que soulèvent çà et là des racines de murs rasés au niveau du sol. Il faut que les pierres en aient été emportées, car on ne les aperçoit point à l'entour. La maison de Ménélas s'élevait dans cette perspective ; et plus loin, sur le chemin d'Amyclée, on rencontrait le temple des Dioscures et des Grâces.

Je descendis de la citadelle et je marchai pendant un quart d'heure pour arriver à l'Eurotas. Je le vis à peu près tel que je l'avais passé deux lieues plus haut sans le connaître : il peut avoir devant Sparte la largeur de la Marne au-dessus de Charenton. Son lit, presque desséché en été présente une grève semée de petits cailloux, plantée de roseaux et de lauriers-roses, et sur laquelle coulent quelques filets d'une eau fraîche et limpide. Cette eau me parut excellente ; j'en bus abondamment, car je mourais de soif. L'Eurotas mérite certainement l'épithète de *Καλλιδόναξ*, *aux beaux roseaux*, que lui a donnée Euripide ; mais je ne sais s'il doit garder celle d'*olorifer*, car je n'ai point aperçu de cygnes dans ses eaux. Je suivis son cours, espérant rencontrer ces oiseaux qui, selon Platon, ont avant d'expirer une vue de l'Olympe, et c'est pourquoi leur der-

nier chant est si mélodieux ; mes recherches furent inutiles.

Je retournai à la citadelle en m'arrêtant à tous les débris que je rencontrais sur mon chemin. Comme Mistra a vraisemblablement été bâtie avec les ruines de Sparte, cela sans doute aura beaucoup contribué à la dégradation des monuments de cette dernière ville. Je trouvai mon compagnon exactement dans la même place où je l'avais laissé : il s'était assis, il avait dormi ; il venait de se réveiller ; il fumait ; il allait dormir encore. Les chevaux paissaient paisiblement dans les foyers du roi Ménélas. « Hélène n'avait point quitté sa belle quenouille chargée d'une laine teinte en pourpre, pour leur donner un pur froment dans une superbe crèche. » Aussi, tout voyageur que je suis, je ne suis point le fils d'Ulysse, quoique je préfère, comme Télémaque, mes rochers paternels aux plus beaux pays.

Il était midi ; le soleil dardait à plomb ses rayons sur nos têtes. Nous nous mîmes à l'ombre dans un coin du théâtre, et nous mangeâmes d'un grand appétit du pain et des figues sèches que nous avions apportés de Mistra : Joseph s'était emparé du reste des provisions. Le janissaire se réjouissait : il croyait en être quitte et se préparait à partir : mais il vit bientôt, à son grand déplaisir, qu'il s'était trompé. Je me mis à écrire des notes et à prendre la vue des lieux : tout cela dura deux grandes heures, après quoi je voulus examiner les monuments à l'ouest de la citadelle. C'était de ce côté que devait être le tombeau de Léonidas. Le janissaire m'accompagna tirant les chevaux par la bride ; nous allions errant de ruine en ruine. Nous étions les deux seuls hommes vivants au milieu de tant de morts illustres : tous deux barbares, étrangers l'un à l'autre

ainsi qu'à la Grèce, sortis des forêts de la Gaule et des rochers du Caucase, nous nous étions rencontrés au fond du Péloponèse, moi pour passer, lui pour vivre sur les tombeaux qui n'étaient pas ceux de nos aïeux.

J'interrogeai vainement les moindres pierres pour leur demander les cendres de Léonidas. J'eus pourtant un moment d'espoir : près de cette espèce de tour que j'ai indiquée à l'ouest de la citadelle, je vis des débris de sculptures, qui me semblèrent être ceux d'un lion. Nous savons par Hérodote qu'il y avait un lion de pierre sur le tombeau de Léonidas ; circonstance qui n'est pas rapportée par Pausanias. Je redoublai d'ardeur ; tous mes soins furent inutiles.

Il y avait à Sparte une foule d'autels et de statues consacrés au Sommeil, à la Mort, à la Beauté (Vénus-Morphô), divinités de tous les hommes ; à la Peur sous les armes apparemment celle que les Lacédémoniens inspiraient aux ennemis : rien de tout cela n'est resté ; mais je lus sur une espèce de socle ces quatre lettres ΛΑΣΜ. Faut-il rétablir ΓΕΛΑΣΜΑ *Gelasma* ? Serait-ce le piédestal de cette statue du Rire que Lycurgue plaça chez les graves descendants d'Hercule ? L'autel du Rire subsistant seul au milieu de Sparte ensevelie offrirait un beau sujet de triomphe à la philosophie de Démocrite !

Le jour finissait lorsque je m'arrachai à ces illustres débris, à l'ombre de Lycurgue, aux souvenirs des Thermopyles et à tous les mensonges de la fable et de l'histoire. Le soleil disparut derrière le Taygète, de sorte que je le vis commencer et finir son tour sur les ruines de Lacédémone. Il y avait trois mille cinq cent quarante-trois ans qu'il s'était levé et couché pour la première fois sur cette ville naissante. Je partis l'es-

prit rempli des objets que je venais de voir et livré à des réflexions intarissables : de pareilles journées font ensuite supporter patiemment beaucoup de malheurs, et rendent surtout indifférent à bien des spectacles.

Questionnaire.—1. Quel aspect présentent les ruines de Sparte ?—2. Faites une description du plateau qu'offre le sommet de la colline.—3. Quel temple annoncent les décombres, vers le milieu de ce plateau ?—4. Quel édifice voit-on au-dessus du théâtre ?—5. De quelle vue jouit-on de la colline de la citadelle ?—6. Qu'est-ce qu'on aperçoit si l'on se tourne à l'ouest et au midi ?—7. Faites une courte description de l'Eurotas.—8. Où retourna l'auteur après avoir visité l'Eurotas ?—9. Quels monuments visita-t-il ?—10. Quelles lettres lut-il sur une espèce de socle ?—11. Quelles impressions lui laissèrent les ruines de Lacédémone ?

LE JOURDAIN

Nous avançons vers un petit bois d'arbres de baume et de tamarins, qu'à mon grand étonnement je voyais s'élever du milieu d'un sol stérile. Tout à coup les Bethléémites s'arrêtèrent et me montrèrent de la main, au fond d'une ravine, quelque chose que je n'avais pas aperçu. Sans pouvoir dire ce que c'était, j'entrevois comme une espèce de sable en mouvement sur l'immobilité du sol. Je m'approchai de ce singulier objet, et je vis un fleuve jaune que j'avais peine à distinguer de l'arène de ses deux rives. Il était profondément encaissé, et roulait avec lenteur une onde épaisse : c'était le Jourdain.

J'avais vu les grands fleuves de l'Amérique avec ce plaisir qu'inspirent la solitude et la nature ; j'avais visité le Tibre avec empressement, et recherché avec le même empressement l'Eurotas et le Céphise ; mais je ne puis dire ce que j'éprouvai à la vue du Jourdain.

Non seulement ce fleuve me rappelait une antiquité fameuse et un des plus beaux noms que jamais la plus belle poésie ait confiés à la mémoire des hommes ; mais ses rives m'offraient encore le théâtre des miracles de ma religion. La Judée est le seul pays de la terre qui retrace au voyageur le souvenir des affaires humaines et des choses du ciel, et qui fasse naître au fond de l'âme, par ce mélange, un sentiment et des pensées qu'aucun autre lieu ne peut inspirer.

Les Bethléémites se dépouillèrent et se plongèrent dans le Jourdain. Je n'osai les imiter à cause de la fièvre qui me tourmentait toujours ; mais je me mis à genoux sur le bord avec mes deux domestiques et le drogman du monastère. Ayant oublié d'apporter une Bible, nous ne pûmes réciter les passages de l'Évangile relatifs au lieu où nous étions ; mais le drogman, qui connaissait les coutumes, psalmodia l'*Ave, maris stella* ; nous y répondîmes comme des matelôts au terme de leur voyage.

Questionnaire. — 1. Quel aspect présente le Jourdain?—
2. Quel sentiment éprouva l'auteur à la vue du Jourdain?—3. Que firent les Bethléémites?—4. Que fit l'auteur?

LA CATARACTE DU NIAGARA

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au Saut, le fleuve accourt, par une pente rapide, et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche

béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre; et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir, dans l'abîme, les cadavres brisés des élans et des ours.

Questionnaire.—1. Par quelle rivière est formée la cataracte du Niagara?—2. En combien de branches se divise-t-elle?—3. Qu'est-ce qui s'avance entre les deux chutes?—4. Faites une description de la cataracte.

LES CATACOMBES

Un jour j'étais allé visiter la fontaine Egérie: la nuit me surprit. Pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai vers le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant

au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes. Je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient de loin en loin quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils, placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles.

En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence; je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus temps: je pris une fausse route, et, au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égare; tantôt je m'avance avec lenteur; tantôt je passe avec vitesse. Alors, par un effet des échos qui répétaient le bruit de mes pas, je croyais entendre marcher précipitamment derrière moi.

Il y avait déjà longtemps que j'errais ainsi; mes forces commençaient à s'épuiser: je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées qui menaçait de s'éteindre. Tout à coup une harmonie, semblable au chœur lointain des esprits célestes, sort du fond de ces demeures sépulcrales: ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour; ils sem-

blaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent les magiques concerts ; je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le mystère des chrétiens : des jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel ; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les Catacombes !

Questionnaire.—1. Comment l'auteur entra-t-il dans les Catacombes ? — 2. Que remarqua-t-il à l'entrée de la caverne ? — 3. Pourquoi s'égara-t-il ? — 4. Combien de temps erra-t-il ? — 5. Qu'entendit-il tout à coup ? — 6. Comment put-il reconnaître les Catacombes ?

L' ESPÉRANCE

Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la Religion et de la Vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres et aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir. Quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse. Rien n'approche du charme de sa voix, de la douceur de son sourire ; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés. La Foi et la Charité lui disent *ma sœur*, et elle se nomme *l'Espérance*.

Questionnaire.—1. Qu'est-ce que l'Espérance ? — 2. Qu'est-ce qu'elle tient dans la main ? — 3. Quand se montre-t-elle plus brillante aux mortels ?

RÉGULUS

Après avoir combattu tour à tour Agathocle en Afrique et Pyrrhus en Sicile, les Carthaginois en vinrent aux mains avec la république romaine. La cause de la première guerre punique fut légère ; mais cette guerre amena Régulus aux portes de Carthage.

Les Romains, ne voulant point interrompre le cours des victoires de ce grand homme, ni envoyer les consuls Fulvius et M. Emilius prendre sa place, lui ordonnèrent de rester en Afrique, en qualité de proconsul. Il se plaignit de ces honneurs ; il écrivit au sénat, et le pria instamment de lui ôter le commandement de l'armée : une affaire importante aux yeux de Régulus demandait sa présence en Italie. Il avait un champ de sept arpents à Pupinium : le fermier de ce champ étant mort, le valet du fermier s'était enfui avec les bœufs et les instruments du labourage. Régulus représentait aux sénateurs que si sa ferme demeurait en friche, il lui serait impossible de faire vivre sa femme et ses enfants. Le sénat ordonna que le champ de Régulus serait cultivé aux frais de la république ; qu'on tirerait du trésor l'argent nécessaire pour racheter les objets volés, et que les enfants et la femme du proconsul seraient, pendant son absence, nourris aux dépens du peuple romain. Dans une juste admiration de cette simplicité, Tite-Live s'écrie : « Oh ! combien la vertu est préférable aux richesses ! Celles-ci passent avec ceux qui les possèdent, la pauvreté de Régulus est encore en vénération ! »

Régulus, marchant de victoire en victoire, s'empara bientôt de Tunis ; la prise de cette ville jeta la consternation parmi les Carthaginois ; ils demandèrent la paix au proconsul. Ce laboureur romain prouva qu'il

est plus facile de conduire la charrue après avoir remporté des victoires, que de diriger d'une main ferme une prospérité éclatante : le véritable grand homme est surtout fait pour briller dans le malheur ; il semble égaré dans le succès, et paraît comme étranger à la fortune. Régulus proposa aux ennemis des conditions si dures qu'ils se virent forcés de continuer la guerre.

Pendant ces négociations, la destinée amenait au travers des mers un homme qui devait changer le cours des événements : un Lacédémonien, nommé Xantippe, vient retarder la chute de Carthage ; il livre bataille aux Romains sous les murs de Tunis, détruit leur armée, fait Régulus prisonnier, se rembarque et disparaît sans laisser d'autres traces dans l'histoire.

Régulus, conduit à Carthage, éprouva les traitements les plus inhumains ; on lui fit expier les durs triomphes de sa patrie. Ceux qui traînaient à leurs chars avec tant d'orgueil des rois tombés du trône, des femmes, des enfants en pleurs, pouvaient-ils espérer qu'on respectât dans les fers un citoyen de Rome !

La fortune redevint favorable aux Romains. Carthage demanda une seconde fois la paix ; elle envoya des ambassadeurs en Italie : Régulus les accompagnait. Ses maîtres lui firent donner sa parole qu'il reviendrait prendre ses chaînes, si les négociations n'avaient pas une heureuse issue ; on espérait qu'il plaiderait fortement en faveur d'une paix qui lui devait rendre sa patrie.

Régulus, arrivé aux portes de Rome, refusa d'entrer dans la ville. Il y avait une ancienne loi qui défendait à tout étranger d'introduire dans le sénat les ambassadeurs d'un peuple ennemi : Régulus, se regardant comme un envoyé des Carthaginois, fit revivre en

cette occasion l'antique usage. Les sénateurs furent donc obligés de s'assembler hors des murs de la cité. Régulus leur déclara qu'il venait, par l'ordre de ses maîtres, demander au peuple romain la paix ou l'échange des prisonniers.

Les ambassadeurs de Carthage, après avoir exposé l'objet de leur mission, se retirèrent : Régulus voulut les suivre ; mais les sénateurs le prièrent de rester à la délibération.

Pressé de dire son avis, il représenta fortement toutes les raisons que Rome avait de continuer la guerre contre Carthage. Les sénateurs, admirant sa fermeté, désiraient sauver un tel citoyen : le grand pontife soutenait qu'on pouvait le dégager des serments qu'il avait faits.

« Suivez les conseils que je vous ai donnés, dit l'illustre captif d'une voix qui étonna l'assemblée, et oubliez Régulus : je ne demeurerai point dans Rome après avoir été l'esclave de Carthage. Je n'attirerai point sur vous la colère des dieux. J'ai promis aux ennemis de me remettre en leurs mains si vous rejetez la paix : je tiendrai mon serment. On ne trompe point Jupiter par de vaines expiations ; le sang des taureaux et des brebis ne peut effacer un mensonge, et le sacrilège est puni tôt ou tard.

» Je n'ignore point le sort qui m'attend ; mais un crime flétrirait mon âme : la douleur ne brisera que mon corps. D'ailleurs il n'est point de maux pour celui qui sait les souffrir : s'ils passent les forces de la nature, la mort nous en délivre. Pères conscrits, cessez de me plaindre : j'ai disposé de moi, et rien ne pourra me faire changer de sentiments. Je retourne à Carthage ; je fais mon devoir, et je laisse faire aux dieux. »

Régulus mit le comble à sa magnanimité : afin de diminuer l'intérêt qu'on prenait à sa vie, et pour se débarrasser d'une compassion inutile, il dit aux sénateurs que les Carthaginois lui avaient fait boire un poison lent avant de sortir de prison. « Ainsi, ajouta-t-il, vous ne perdez de moi que quelques instants, qui ne valent pas la peine d'être achetés par un parjure. » Il se leva, s'éloigna de Rome sans proférer une parole de plus, tenant les yeux attachés à la terre, et repoussant sa femme et ses enfants, soit qu'il craignît d'être attendri par leurs adieux, soit que, comme esclave carthaginois, il se trouvât indigne des embrassements d'une matrone romaine. Il finit ses jours dans d'affreux supplices, si toutefois le silence de Polybe et de Diodore ne balance pas le récit des historiens latins. Régulus fut un exemple mémorable de ce que peuvent, sur une âme courageuse, la religion du serment et l'amour de la patrie.

Questionnaire. — 1. Quelle fut la cause de la première guerre punique ? — 2. Pourquoi Régulus reçut-il l'ordre de rester en Afrique ? — 3. Pourquoi se plaignit-il de cet honneur ? — 4. Que fit le sénat ? — 5. De quelle ville s'empara Régulus ? — 6. Que firent les Carthaginois ? — 7. Quelles conditions leur proposa Régulus ? — 8. Qui retarda la chute de Carthage ? — 9. Comment Régulus fut-il fait prisonnier ? — 10. Où fut-il conduit ? — 11. Pourquoi les Carthaginois envoyèrent-ils Régulus en Italie ? — 12. Pourquoi Régulus refusa-t-il d'entrer dans la ville de Rome ? — 13. Où s'assemblèrent les sénateurs ? — 14. Que dit Régulus ? — 15. Comment s'éloigna-t-il de Rome ? — 16. Comment finit-il ses jours ?

MARTYRS D'EUDBRE ET DE CYMODOCÉE

Cependant le peuple s'assemblait à l'amphithéâtre de Vespasien : Rome entière était accourue pour boire

le sang des martyrs. Cent mille spectateurs, les uns voilés d'un pan de leur robe, les autres portant sur la tête une ombrelle, étaient répandus sus les gradins. La foule, vomie par les portiques, descendait et montait le long des escaliers extérieurs, et prenait son rang sur les marches revêtues de marbre. Des grilles d'or défendaient le banc des sénateurs de l'attaque des bêtes féroces. Pour rafraîchir l'air, des machines ingénieuses faisaient monter des sources de vin et d'eau safranée, qui retombaient en rosée odoriférante. Trois mille statues de bronze, une multitude infinie de tableaux, des colonnes de jaspe et de porphyre, des balustres de cristal, des vases d'un travail précieux, décoraient la scène. Dans un canal creusé autour de l'arène, nageaient un hippopotame et des crocodiles; cinq cents lions, quarante éléphants, des tigres, des panthères, des taureaux, des ours accoutumés à déchirer les hommes, rugissaient dans les cavernes de l'amphithéâtre. Des gladiateurs, non moins féroces, essayaient çà et là leurs bras ensanglantés.

Tout à coup retentit le bruit des armes; le pont qui conduisait du palais de l'Empereur à l'amphithéâtre s'abaisse, et Galérius ne fait qu'un pas de son lit de douleur au carnage: il avait surmonté son mal pour se présenter une dernière fois au peuple. Il sentait à la fois l'empire et la vie lui échapper: un message arrivé des Gaules venait de lui apprendre la mort de Constance. Constantin, proclamé César par les légions, s'était en même temps déclaré chrétien et se disposait à marcher vers Rome. Ces nouvelles, en portant le trouble dans l'âme de Galérius, avaient rendu plus cuisante la plaie hideuse de son corps; mais renfermant ses douleurs dans son sein, soit qu'il cherchât à se trom-

per lui-même, soit qu'il voulût tromper les hommes, ce spectre vint s'asseoir au balcon impérial, comme la Mort couronnée. Quel contraste avec la beauté, la vie, la jeunesse exposées dans l'arène à la fureur des léopards !

Lorsque l'Empereur parut, les spectateurs se levèrent et lui donnèrent le salut accoutumé. Eudore s'incline respectueusement devant César. Cymodocée s'avance sous le balcon pour demander à l'Empereur la grâce d'Eudore, et s'offrir elle-même en sacrifice. La foule tira Galérius de l'embarras de se montrer miséricordieux ou cruel : depuis longtemps elle attend le combat ; la soif du sang avait redoublé à la vue des victimes. On crie de toutes parts :

« Les bêtes ! Qu'on lâche les bêtes ! Les impies aux bêtes ! »

Eudore veut parler au peuple en faveur de Cymodocée ; mille voix étouffent sa voix :

« Qu'on donne le signal ! Les bêtes ! Les chrétiens aux bêtes ! »

Le son de la trompette se fait entendre : c'est l'annonce de l'apparition des bêtes féroces. Le chef des rétiaires traverse l'arène, et vient ouvrir la loge d'un tigre connu par sa férocité.

Alors s'élève entre Eudore et Cymodocée une contestation à jamais mémorable : chacun des deux époux voulait mourir le dernier.

— Eudore, disait Cymodocée, si vous n'étiez pas blessé, je vous demanderais à combattre la première ; mais à présent j'ai plus de force que vous, et je puis vous voir mourir.

— Cymodocée, répondit Eudore, il y a plus longtemps que vous que je suis chrétien : je pourrai mieux

supporter la douleur ; laissez-moi quitter la terre le dernier.

La trompette sonne pour la seconde fois.

On entend gémir la porte de fer de la caverne du tigre : le gladiateur qui l'avait ouverte s'enfuit effrayé. Eudore place Cymodocée derrière lui. On le voyait debout, uniquement attentif à la prière, les bras étendus en forme de croix, et les yeux levés vers le ciel.

La trompette sonne pour la troisième fois.

Les chaînes du tigre tombent, et l'animal furieux s'élançe en rugissant dans l'arène : un mouvement involontaire fait tressaillir les spectateurs. Cymodocée, saisie d'effroi, s'écrie :

« Ah ! sauvez-moi ! »

Et elle se jette dans les bras d'Eudore, qui se retourne vers elle. Il la serre contre sa poitrine, il aurait voulu la cacher dans son cœur. Le tigre arrive aux deux martyrs. Il se lève debout, et, enfonçant ses ongles dans les flancs du fils de Lathénès, il déchire avec ses dents les épaules du confesseur intrépide. Comme Cymodocée, toujours pressée dans le sein de son époux, ouvrait sur lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant la chaleur abandonne les membres de la vierge victorieuse ; ses paupières se ferment ; elle demeure suspendue aux bras de son époux, ainsi qu'un flocon de neige aux rameaux d'un pin du Ménale ou du Lycée. Les saintes martyres, Eulalie, Félicité, Perpétue, descendent pour chercher leur compagne : le tigre avait rompu le ceu d'ivoire de la fille d'Homère. L'ange de la mort coupe en souriant le fil des jours de Cymodocée. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur ; elle rend au ciel un souffle

divin, qui semblait tenir à peine à ce corps formé par les Grâces; elle tombe comme une fleur que la faux du villageois vient d'abattre sur le gazon. Eudore la suit un moment après dans les éternelles demeures : on eût cru voir un de ces sacrifices de paix, où les enfants d'Aaron offraient au Dieu d'Israël une colombe et un jeune taureau.

Les époux martyrs avaient à peine reçu la palme, que l'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière, semblable à ce Labarum qui fit triompher Constantin ; la foudre gronda sur le Vatican, colline alors déserte, mais souvent visitée par un esprit inconnu ; l'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondements ; toutes les statues des idoles tombèrent, et l'on entendit, comme autrefois à Jérusalem, une voix qui disait : « Les dieux s'en vont. »

Questionnaire.—1. Où s'assembla le peuple romain?—2. Décrivez l'amphithéâtre.—3. Qui étaient Eudore et Cymodocée?—4. Pourquoi furent-ils livrés aux bêtes?—5. Que fit l'empereur?—6. Que fit la foule?—7. Quelle contestation s'éleva entre les deux époux?—8. Que fit Cymodocée quand elle vit le tigre?—9. Racontez la mort des époux martyrs.

LE DERNIER DES ABENCERAGES

Lorsque Boabdil, dernier roi de Grenade, fut obligé d'abandonner le royaume de ses pères, il s'arrêta au sommet du mont Padul. De ce lieu élevé on découvrait la mer où l'infortuné monarque allait s'embarquer pour l'Afrique ; on apercevait aussi Grenade, la Véga et le Xénil, au bord duquel s'élevaient les tentes de Ferdinand et d'Isabelle.

À la vue de ce beau pays et des cyprés qui mar-

quaient encore çà et là les tombeaux des musulmans, Boabdil se prit à verser des larmes.

La sultane Aïxa, sa mère, qui l'accompagnait dans son exil avec les grands qui composaient jadis sa cour, lui dit : «Pleure maintenant comme une femme un royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme !» Ils descendirent de la montagne, et Grenade disparut à leurs yeux pour toujours.

Les Maures d'Espagne qui partagèrent le sort de leur roi se dispersèrent en Afrique. Les tribus des Zégris et des Gomèles s'établirent dans le royaume de Fez, dont elles tiraient leur origine. Les Vanégas et les Alabès s'arrêtèrent sur la côte, depuis Oran jusqu'à Alger ; enfin les Abencerages se fixèrent dans les environs de Tunis. Ils formèrent, à la vue des ruines de Carthage, une colonie que l'on distingue encore aujourd'hui des Maures d'Afrique par l'élégance de ses mœurs et la douceur de ses lois.

Ces familles portèrent dans leur patrie nouvelle le souvenir de leur ancienne patrie. Le *Paradis de Grenade* vivait toujours dans leur mémoire ; les mères en redisaient le nom aux enfants qui suçaient encore la mamelle. Elles les berçaient avec les romances des Zégris et des Abencerages. Tous les cinq jours on priait dans la mosquée, en se tournant vers Grenade. On invoquait Allah, afin qu'il rendît à ses élus cette terre de délices.

En vain le pays des Lotophages offrait aux exilés ses fruits, ses eaux, sa verdure, son brillant soleil : loin des *Tours vermeilles*, il n'y avait ni fruits agréables, ni fontaines limpides, ni fraîche verdure, ni soleil digne d'être regardé. Si l'on montrait à quelque banni les plaines de la Bagrada, il secouait la tête, et s'écriait en soupirant : «Grenade !»

Les Abencerages surtout conservaient le plus tendre et le plus fidèle souvenir de la patrie. Ils avaient quitté avec un mortel regret le théâtre de leur gloire. Ne pouvant plus lever la lance dans les déserts ni se couvrir du casque dans une colonie de laboureurs, ils s'étaient consacrés à l'étude des simples, profession estimée chez les Arabes à l'égal du métier des armes. Ainsi cette race de guerriers qui jadis faisait des blessures, s'occupait maintenant de l'art de les guérir. En cela elle avait retenu quelque chose de son premier génie, car les chevaliers pensaient souvent eux-mêmes les plaies de l'ennemi qu'ils avaient abattu.

La cabane de cette famille, qui jadis eut des palais, n'était point placée dans le hameau des autres exilés, au pied de la montagne du Mamelife ; elle était bâtie parmi les débris mêmes de Carthage, au bord de la mer, dans l'endroit où saint Louis mourut sur la cendre et où l'on voit aujourd'hui un ermitage mahométan.

Aux murailles de la cabane étaient attachés des boucliers de peau de lion, qui portaient empreintes sur un champ d'azur deux figures de sauvages brisant une ville avec une massue. Autour de cette devise on lisait ces mots : « *C' est peu de chose !* » armes et devise des Abencerages. Des lances ornées de pennons blancs et bleus, des alburnos, des casques de satin tailladé, étaient rangés auprès des boucliers et brillaient au milieu des cimenterres et des poignards.

On voyait encore suspendus çà et là des gantelets, des mors enrichis de pierreries, de larges étriers d'argent, de longues épées dont le fourreau avait été brodé par les mains des princesses, et des éperons d'or que les Yseult, les Genièvre, les Oriane, chaussèrent jadis à de vaillants chevaliers.

Sur des tables, au pied de ces trophées de la gloire, étaient posés des trophées d'une vie pacifique ; c'étaient des plantes cueillies sur les sommets de l'Atlas et dans le désert du Zaara ; plusieurs même avaient été apportées de la plaine de Grenade. Les unes étaient propres à soulager les maux du corps, les autres devaient étendre leur pouvoir jusque sur les chagrins de l'âme.

Les Abencerages estimaient surtout celles qui servaient à calmer les vains regrets, à dissiper les folles illusions et ces espérances de bonheur toujours naissantes, toujours déçues. Malheureusement, ces simples avaient des vertus opposées, et souvent le parfum d'une fleur de la patrie était comme une espèce de poison pour les illustres bannis.

Vingt-quatre ans s'étaient écoulés depuis la prise de Grenade. Dans ce court espace de temps quatorze Abencerages avaient péri par l'influence d'un nouveau climat, par les accidents d'une vie errante et surtout par le chagrin, qui mine sourdement les forces de l'homme.

Un seul rejeton était l'espoir de cette maison fameuse : Aben-Hamet. Il réunissait en lui la beauté, la valeur, la courtoisie, la générosité de ses ancêtres, avec ce doux éclat et cette légère impression de tristesse que donne le malheur noblement supporté.

Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il perdit son père ; il résolut alors de faire un pèlerinage au pays de ses aïeux.

Il s'embarqua à l'échelle de Tunis ; un vent favorable le conduisit à Carthagène, il descend du navire et prend aussitôt la route de Grenade : il s'annonçait comme un médecin arabe qui venait herboriser parmi les rochers de la Sierra-Nevada.

Une mule paisible le portait lentement dans le pays où les Abencerages volaient jadis sur de belliqueux coursiers ; un guide marchait en avant, conduisant deux autres mules ornées de sonnettes et de touffes de laine de diverses couleurs. Aben-Hamet traversa les grandes bruyères et les bois de palmiers du royaume de Murcie : à la vieillesse de ces palmiers, il jugea qu'ils devaient avoir été plantés par ses pères, et son cœur fut pénétré de regrets.

Là s'élevait une tour où veillait la sentinelle au temps de la guerre des Maures et des chrétiens ; ici se montrait une ruine dont l'architecture annonçait une origine mauresque, autre sujet de douleur pour l'Abencerage ! Il descendait de sa mule, et, sous prétexte de chercher des plantes, il se cachait un moment dans ces débris pour donner un libre cours à ses larmes.

Il reprenait ensuite sa route en rêvant au bruit des sonnettes de la caravane et au chant monotone de son guide. Celui-ci n'interrompait sa longue romance que pour encourager ses mules, en leur donnant le nom de *belles* et de *valeureuses*, ou pour les gourmander, en les appelant *paresseuses* et *obstinées*.

Des troupeaux de moutons qu'un berger conduisait comme une armée dans des plaines jaunes et incultes, quelques voyageurs solitaires, loin de répandre la vie sur le chemin, ne servaient qu'à le faire paraître plus triste et plus désert. Ces voyageurs portaient tous une épée à la ceinture ; ils étaient enveloppés dans un manteau et un large chapeau rabattu leur couvrait à demi le visage. Ils saluaient en passant Aben-Hamet, qui ne distinguait dans ce noble salut que le nom de *Dieu*, de *seigneur* et de *chevalier*.

Le soir, à la *venta*, l'Abencerage prenait sa place

au milieu des étrangers, sans être importuné de leur curiosité indiscreète. On ne lui parlait point, on ne le questionnait point ; son turban, sa robe, ses armes, n'excitaient aucun mouvement. Puisque Allah avait voulu que les Maures d'Espagne perdissent leur belle patrie, Aben-Hamet ne pouvait s'empêcher d'en estimer les graves conquérants.

Des émotions encore plus vives attendaient l'Abencerage au terme de sa course. Grenade est bâtie au pied de la Sierra-Nevada, sur deux hautes collines que sépare une profonde vallée. Les maisons placées sur la pente des coteaux, dans l'enfoncement de la vallée, donnent à la ville l'air et la forme d'une grenade entr'ouverte, d'où lui est venu son nom.

Deux rivières, le Xénil et le Douro, dont l'une roule des paillettes d'or et l'autre des sables d'argent, lavent le pied des collines, se réunissent et serpentent ensuite au milieu d'une plaine charmante appelée la Véga. Cette plaine, que domine Grenade, est couverte de vignes, de grenadiers, de figuiers, de mûriers, d'orangers ; elle est entourée par des montagnes d'une forme et d'une couleur admirables.

Un ciel enchanté, un air pur et délicieux portent dans l'âme une langueur secrète dont le voyageur qui ne fait que passer, a même de la peine à se défendre.

Lorsque Aben-Hamet découvrit le faite des premiers édifices de Grenade, le cœur lui battit avec tant de violence qu'il fut obligé d'arrêter sa mule. Il croisa les bras sur sa poitrine, et, les yeux attachés sur la ville sacrée, il resta muet et immobile. Le guide s'arrêta à son tour, et comme tous les sentiments élevés sont aisément compris d'un Espagnol, il parut touché et de-

vina que le Maure revoyait son ancienne patrie. L'Abencerage rompit enfin le silence:

«Guide, s'écria-t-il, sois heureux ! ne me cache point la vérité, car le calme régnait dans les flots le jour de ta naissance et la lune entrainait dans son croissant. Quelles sont ces tours qui brillent comme des étoiles au-dessus d'une verte forêt ?

«C'est l'Alhambra,» répond le guide.

«Et cet autre château sur cette autre colline ?», dit Aben-Hamet.

«C'est le Généralife, répliqua l'Espagnol. Plus loin, vous voyez l'Albaizin, et plus près de nous les Tours vermeilles.»

Chaque mot du guide perçait le cœur d'Aben-Hamet. Qu'il est cruel d'avoir recours à des étrangers pour apprendre à connaître les monuments de ses pères et de se faire raconter par des indifférents l'histoire de sa famille et de ses amis ! Le guide, mettant fin aux réflexions d'Aben-Hamet, s'écria : «Marchons, seigneur Maure, marchons, Dieu l'a voulu ! Prenez courage ! François I^{er} n'est-il pas aujourd'hui même prisonnier dans notre Madrid ? Dieu l'a voulu.» Il ôta son chapeau, fit un grand signe de croix et frappa ses mules. L'Abencerage, pressant la sienne à son tour, s'écria : «C'était écrit ;» et ils descendirent vers Grenade.

Questionnaire.—1. Dites qui était Boabdil. — 2. Pourquoi abandonna-t-il son royaume ?—3. Pourquoi s'arrêta-t-il au sommet du mont Padul ? — 4. Où se dispersèrent les Maures d'Espagne ? — 5. Où se fixèrent les Abencerages ?— 6. Quel souvenir conservèrent-ils de leur patrie ?—7. A quoi se consacrèrent-ils ? — 8. Décrivez la cabane des Abencerages.—9. Combien d' Abencerages périrent dans l'espace de vingt-quatre ans ?—10. Comment s'appelait le dernier Abencerage ?—11. Quel pèlerinage résolut-il de faire ? Dans quel but ?—12. Où s'embarqua-t-il ?—13. Où débarqua-t-il ?—14. Quelle

route prit-il ?—15. Quels regrets éprouva-t-il à la vue de ces lieux ?—16. Que fit-il à la vue de Grenade ?—17. Faites une courte description de cette ville.—18. Que fit le guide pour mettre fin aux réflexions de l'Abencerage ?—19. Qu'arriva-t-il ensuite ?

SOUVENIR

Combien j'ai douce souvenance
 Du joli lieu de ma naissance !
 Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
 De France !
 O mon pays, sois mes amours
 Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
 Au foyer de notre chaumière,
 Nous pressait sur son cœur joyeux,
 Ma chère,
 Et nous baisions ses blancs cheveux,
 Tous deux ?

Ma sœur, te souvient-il encore
 Du château que baignait la Dore,
 Et de cette tant vieille tour
 Du Maure,
 Où l'airain sonnait le retour
 Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
 Qu'effleurait l'hirondelle agile,
 Du vent qui courbait le roseau
 Mobile,
 Et du soleil couchant sur l'eau
 Si beau ?

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne ?
Leur souvenir fait, tous les jours,
 Ma peine ;
Mon pays sera mes amours
 Toujours.

ΕΠΕΞΗΓΗΜΑΤΙΚΑΙ ΣΗΜΕΙΩΣΕΙΣ

ΣΕΛΙΣ 4. Les grandes qualités τὰς μεγάλας ἀρετάς. Outreés υπερβολικός. Qu'on lui fit lire ὅπερ ἔδωκαν αὐτῷ πρὸς ἀνάγνωσιν, τῷ ἡρμῆνευσαν. L'ouvrage de Samuel Puffendorf τὸ ἔργον τοῦ Σ.Π., τὸ ἐπιγραφόμενον De jure naturæ et gentium. De bonne heure ἔνωρίς. Une opiniâtreté insurmountable πείσμα, ἰσχυρογνωμοσύνην ἀκατανίκητον. De le piquer d'honneur νὰ κεντήσωσι, νὰ διεγείρωσι τὴν φιλοτιμίαν αὐτοῦ. On s'y prit de la même manière ἑκαμαν, ἐνήργησαν κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον. Tant qu'il vécut ἐφ' ὅσον ἔζησε. A ne jamais s'en servir νὰ μὴ τὴν μεταχειρισθῆ ποτέ. Quinte-Curce Κόιντος Κούρτιος, λατῖνος ἱστορικός, συγγραφεὺς Ἱστορίας τοῦ Ἀλεξάνδρου. Le sujet ἡ ὑπόθεσις (τοῦ βιβλίου). Qui lui expliquait ὅστις ἡρμῆνευεν εἰς αὐτόν.

ΣΕΛΙΣ 5. Qui vaudra mieux que moi τὸ ὁποῖον θὰ γείνη καλλίτερον ἐμοῦ. Sur l'empereur ἀπὸ τοῦ αὐτοκράτορος. Tirés εἰληγμέναι. Dieu me l'a donné... Κύριος ἔδωκε, Κύριος ἀφείλετο· εἴη τὸ ὄνομα Κυρίου εὐλογημένον. Sur-le-champ πάραυτα. Celle de son fils τὴν (ἐνγλικίωσιν) τοῦ υἱοῦ του.

ΣΕΛΙΣ 6. Les vues ambitieuses

τοὺς φιλοδόξους σκοποὺς. Tutrice ἐπίτροπος. Conjointement ὁμοῦ. Avait eu part εἶχε λάθει μέρος. Lui faisait espérer παρῆγεν αὐτῇ τὴν ἐλπίδα. A faire la revue νὰ ἐπιθεωρῆ. Aucun dégoût οὐδὲν τὸ δυσάρεστον. Se flattait ἤλπιζεν. Incapable d'application ἀνεπίδεκτον σπουδαίας ἐνασχολήσεως. En (gouvernerait) διὰ τοῦτο. Il venait de faire la revue πρὸ ὀλίγου εἶχεν ἐπιθεωρήσει. A quoi elle songe τί σκέπτεται. Saisit l'occasion ἐδράξατο τῆς εὐκαιρίας. De faire une grande fortune νὰ εὐδοκιμήσῃ, ν'ἀνέλθῃ εἰς μεγάλα ἀξιώματα. Assez de crédit ἀρκετὴν ὑπόληψιν, ἐπιροήν. Pour oser ὥστε νὰ τολμήσῃ. A la reine ἀπὸ τῆς β.

ΣΕΛΙΣ 7. A se donner de la considération ν' ἀποκτήσῃ δόξαν, ὑπόληψιν. C'était à qui précipiterait ἡμιλλῶντο τίς νὰ ἐπισπεύσῃ. Pour s'en faire un mérite ἵνα ἐγκουαχῆται εἰς τοῦτο, ἵν' ἀποδίδῃ εἰς ἑαυτὸν τὴν ἀξίαν τούτου. En corps ἐν σώματι. Qui ne s'attendait pas ἦτις δὲν προσεδόκα. Les états généraux ἡ γενικὴ συνέλευσις τῶν ἀντιπροσώπων καὶ τῶν τριῶν τάξεων, ἦτοι τῶν εὐγενῶν, τοῦ κλήρου καὶ τοῦ λαοῦ. Lui déférèrent ἐνεπιστεύθησαν αὐτῷ. Depuis ἔκτοτε.

Plus sortable μάλλον ἀρμόζοντα, κατάλληλον. Quoique moins έννοείται sortable. Alezan ξανθότριγος. Ferré d'argent με άργυρά πέταλα. Idolâtre de ce qui est nouveau λατρεύοντας πᾶν τὸ νέον. Et concevant καὶ συλλαμβάνοντας. Est en possession κέκτηται τὸ δικαίωμα. S'étaient arrogés εἶχον οικειοποιηθῆ. Après avoir donné l'action ἀφοῦ ἔγχεσε. Le prélat τὸν ἀρχιερέα. Tout air de grandeur πᾶν τὸ μεγαλοπρεπές. Impose ἐμποιεῖ σεβασμὸν, καταπλήττει.

ΣΕΛΙΣ 8. Se laissèrent entraîner παρεσύρθησαν. Le manie- ment τὴν διοίκησιν, τὴν διαχείρισιν. Une qualité éminente μέγα, ὑψηλὸν ἀξίωμα. Sans conséquence ἄνευ ἀξίας. Des emportements de jeunesse παραφοράς νεανικάς. Le peignirent περιέγραφαν, παρέστησαν αὐτόν. Voulant se prévaloir de... θέλοντες νὰ ὠφεληθῶσιν ἐκ... Électeur ἐκλέκτωρ.

ΣΕΛΙΣ 9. Les bruits de ces préparatifs αἱ φῆμαι τῶν προπαρασκευῶν τούτων. De détourner ν' ἀποτρέψασιν. Avec l'air de gravité et d'assurance με τὴν σοβαρότητα καὶ τὸ θάρρος. D'un homme supérieur ὑπερόχου ἀνδρός. Qui a pris son parti ὅστις ἔλαβε τὴν ἀπόφασιν αὐτοῦ. Que par la perte de mes ennemis εἰμὴ διὰ τῆς καταστροφῆς τῶν ἐχθρῶν μου. Qui se déclarera ὅστις θέλει κηρυχθῆ ἔχθρός μου.

ΣΕΛΙΣ 10. On le vit renoncer

aux amusements τὸν εἶδον ἀπαρνούμενον τὰς τέρψεις. Dont il ne s'est jamais depuis écarté ἧς δὲν ἀπεμακρύνθη ποτὲ ἔκτοτε. Hors leurs vices πλὴν τῶν κακιῶν των. Magnificence μεγαλοπρέπειαν. Dé-lassements φυγαγωγίας. Qu' il n'avait pris ce parti ὅτι δὲν εἶχε λάβει ταύτην τὴν ἀπόφασιν. Le plus grand nombre m'a assuré οἱ πλείστοι με διεβεβαίωσαν. Par là διὰ τούτου. Qu'il s'imposa ἦν ἐπέβαλεν ἑαυτῷ. Il commença par assurer ἐν πρώτοις ἐξησφάλισε.

ΣΕΛΙΣ 11. Pris, pressée, παραλαμβάνεται ἐκ τῶν ἀνωτέρω τὸ ρῆμα ἔστιν. En personne αὐτοπροσώπως. A embraser νὰ πυρπολῆ. Rempu τῆς ἀθετηθείσης. Sund προφέρεται: Sonde. Des lois onéreuses νόμους ἐπαχθεῖς. Pour en user ainsi... ἵνα (συμπερι)φέρηται οὕτω ἀτιμωρητί. A tenir la balance égale νὰ εἶναι ἀμερόληπτοι. L'irruption ἡ εἰσβολή.

ΣΕΛΙΣ 12. Des bâtons fourchus ράβδους διγαλωτάς, δικράνους. Droit κατ' ἐθεῖαν. Il faut avouer ὁμολογητέον. En considérant λαμβάνον τις ὑπ' ὄψιν. De telles aventures τοιαύτας ριψοκινδύνους πράξεις. Campagne ἐκστρατεία. Nouveau style νέας χρονολογίας, κατὰ τὸ Γρηγοριανὸν ἡμερολόγιον. En faisant des vœux... εὐχόμενον, παρακαλῶν τὸν Θεὸν ὑπὲρ αὐτοῦ. Devait prendre soin ἐμελλε νὰ φροντίζη. De tout ce qui regardait διὰ πᾶν τὸ ἀφοσὸν. Provision-

nellement προσωρινῶς. Ayant ainsi mis ἀφοῦ ἔθεσεν οὕτω. Un ordre certain τάξιν ἀσφαλῆ. Libre de tout autre soin ἀπηλλαγμένον πάσης ἄλλης μερίμνης. Celui qu'il monta ἐκεῖνο οὕτινος ἐπέβη. Pièces de canon τηλεβόλα. Il joignit les escadres συνήντησε τοὺς στόλους· escadre ναυτική δύναμις συγκατεμένη ἐκ δύο τοῦλάχιστον μοιρῶν (divisions). Évita le combat ἐφυγομάχησε. Aux trois flottes combinées εἰς τοὺς τρεῖς ἡνωμένους στόλους, τῆς Ἀγγλίας, Ὀλλανδίας καὶ Σουηδίας. Une descente ἀπόβασιν.

ΣΕΛΙΣ 13. Pour faire embarquer ὅπως ἐπιβιβάσωσιν. Qu'on avait à bord ἄτινα εἶχον ἐπὶ τῶν πλοίων. Frégate μονόκροτον, φρεγάς. On commença par faire partir κατ' ἀρχὰς ἐπεμψαν. Grenadiers ἐπίλεκτοι, ἐκλεκτοὶ στρατιῶται ἐπιφορτισμένοι νὰ βάλλωσι χειροβούζια (grenades). Chaloupe ἄκατος. De petits bateaux plats πλοίαρκα ἀβαθῆ. Fascines φάκελλοι, συνδεδεμένοι δέσμαι κλάδων γρησ. ἐν τῇ ὀχυρωτικῇ. Cheval de frise ἐγίνος, συναρμολογία ξύλων, συγκατεμένη ἐξ ἐπιμήκους ὀριζοντίου δοκοῦ διαπερωμένης καθέτως καὶ κατὰ διαφόρους διευθύνσεις ὑπὸ πασσάλων αἰχμηρῶν. Pionnier σκαπανεύς. Hommes d'élite ἄνδρες ἐκλεκτοί, λογάδες. Favoriser νὰ προστατεύσωσιν. À coups de canon διὰ κανονιστολισμῶν. Qui menaçaient d'une descente ἄτινα ἠπειλοῦν ἀπόβασιν. Consternés par l'inac-

tion καταπλαγέντες διὰ τὴν ἀδράνειαν. Fondrait l'orage θά ἐνέσκηπτεν ἢ θύελλα. À sept milles de εἰς ἀπόστασιν ἑπτὰ μυλλίων ἀπό τῆς. Retranchements χαρακώματα. Pour s'aller mettre ἵνα ἐπιβιθασθῆ.

ΣΕΛΙΣ 14. Vous n'avez rien à démêler... δὲν ἔχετε καμμίαν διαφορὰν μὲ τοὺς Δανούς. Vous n'irez pas plus loin νὰ μὴ προχωρήσετε. Je me flatte εὐελπιστῶ. À trois cents pas εἰς ἀπόστασιν τριακοσίων βημάτων. Ne ne pas aborder διότι δὲν προσήγγιζε. Par delà la ceinture ὑπεράνω τῆς ὀσφύος. Malgré une grêle de mousquetades παρά (μεθ' ὄλην) τὴν γάλαξαν τῶν μουσκεισμῶν, πυροβολισμῶν. De sa vie εἰς τὴν ζωὴν του. Mousqueterie chargée à balle ἑνσφαιρον συμπυροβόλησιν. Major général γενικός ἐπιτελάρχης. Ce que c'était que τί ἦτο. Ce sera là dorénavant τοῦτο θὰ εἶναι εἰς τὸ ἐξῆς. À l'autre côté ἐτέρωθεν. D' être battues νὰ ἦτῶνται. Ceux qui attaquent οἱ ἐπιτιθέμενοι.

ΣΕΛΙΣ 15. Ceux qui se défendent οἱ ἀμυνόμενοι. Et qu'attendre τὸ δὲ περιμένειν. Dans ses lignes ἐντὸς τῶν γραμμῶν (τῶν ὀχυρωμάτων) αὐτοῦ. Se jeta à genoux ἐγονυπέτησεν. Il fit sur-le-champ élever διέταξε ἀμέσως ν' ἀνεγείρωσι. Redoute περιβολή, περίφρακτον ὀχύρωμα συνήθως τετράγωνον. Tout conspirait à servir τὰ πάντα συνέτεινον νὰ ὑπηρετήσωσιν. Un vent favorable οὐριος ἄνεμος. À la

vue πρὸ τῶν ὀμμάτων. Se mirent à genoux ἐγνονπέτησαν. Il fit payer à la ville ἐπέβαλεν εἰς τὴν πόλιν νὰ πληρώσῃ. Rixdale σουηδικὸν τάληρον, ἀργυροῦν νόμισμα ἀξίας 5 φρ. περίπου. De faire voir au camp νὰ μεταφέρωσι δι' ἀμαξῶν εἰς τὸ στρατόπεδον. Qu'il promet de faire payer ἄς ὑπέσχεθη νὰ διατάξῃ νὰ πληρώσωσιν. On n' s'attendait guère οὐδόπως προσεδόκων. Que des vainqueurs daignassent payer ὅτι νικηταὶ ἤθελον εὐδοκήσει νὰ πληρώσωσιν. En augmenta ταύτης (τῆς πειθαρχίας) ἠῶξε. N'eût pas osé δὲν ἤθελε τολμήσει. Encore moins aller en mai: aude ἔτι δ' ὀλιγώτερον νὰ ὑπάγῃ πρὸς λεηλασίαν. Pas même sortir οὐδὲ κἀν νὰ ἐξέλθῃ.

ΣΕΛΙΣ 16 Ne dépouillaient νὰ μὴ σκυλεύωσιν. Qu' après en avoir eu la permission εἰμὴ ἀφοῦ λάβωσι τὴν πρὸς τοῦτο ἄδειαν. Il parvint à faire observer .. κατώρθωσε νὰ ἐπιβάλῃ τὴν τήρησιν τοῦτου τοῦ... Mieux policé κάλλιον εὐνομούμενον. Aimaient mieux προετίμων. Ne s'être rendu que pour lever le siège ὅτι δὲν μετέβη εἰμὴ ἵνα λύσῃ τὴν πολιορκίαν. Prêt à s'emparer de la... ἔτοιμον νὰ καταλάβῃ τὴν... I. fit publier διέταξε νὰ διακηρύξωσι, διεκήρυξε. D'un grand poids μεγάλῃς σημασίας, σπουδαιότητος. Fit dire διεμήνυσε, παρήγγειλε. Qu' il n'avait qu' à se résoudre ὅτι δὲν εἶχε, ἤρκει ν' ἀποφασίσῃ. Mis à feu et à sang

διαφθειρόμενον διὰ πυρός καὶ σιδήρου. D'avoir affaire... διότι εἶχον νὰ κάμωσι με... Qui se piquait de justice ὅστις ἐσεμνύνετο ἐπὶ δικαιοσύνη. Ne souffrit pas δὲν ἠνέχθη.

ΣΕΛΙΣ 17. L'art ἡ πανουργία. Trainât les négociations παρατείνῃ τὰς διαπραγματεύσεις. Il fut conclu συναμολογήθη. Le 5 d'auguste τῆ 5ῃ Αὐγούστου, ἀντὶ août. Ἄ ἰ'avantage du duc πρὸς ὄφελος, ὑπὲρ τοῦ δουκός. Qui fut indemnisé ὅστις ἀπέζημιώθη. Satisfait d'avoir secouru ἀρκεσθεὶς ὅτι ἐβοήθησεν. Investissait ἐπολιόρκει. Joignait le feu συνήγου τὴν ὀρμὴν. Depuis μετέπειτα. Grand homme de guerre et de cabinet μέγας πολεμιστὴς καὶ πολιτικὸς. Pressaient tous deux ἐπέσπευδον ἀμφοτέροι. Avantages νίκας. Avai-ent remportés ἦσαντο. De lever le siège ἵνα ἄρῃ τὴν πολιορκίαν. Ne se fit pas longtemps prier δὲν περιέμενε νὰ τὸν παρακαλέσωσιν ἐπὶ πολὺ. De cet excès de complaisance διὰ τὴν ὑπερβολικὴν ταύτην φιλοφροσύνην. Dont ils surent ἦς ἔμαθον.

ΣΕΛΙΣ 18. Animé ὠργισμένος. Qui venaient de jurer ὅτινες πρὸ ὀλίγου εἶχον ὁμόσει. Se fit un jeu de ce... ἐθεώρησεν ὡς παίγιον ἐκεῖνο... Venait de faire paraître πρὸ μικροῦ εἶχεν ἐκδόσει, δημοσιεύσει. Il alléguait προέβαλλε. Incongnito ἀνεπισήμως, προφέρεται: ἐκονητό. Trop cher πολὺ ἀκριβὰ.

ΣΕΛΙΣ 19. Les griefs αἱ αἰτιάσεις. Dans un temps εἰς ὄραν (τοῦ ἔτους). En poste τροχάδην. N'épargnait pas plus ses troupes que lui-même δὲν ἐφείδετο τῶν στρατευμάτων αὐτοῦ πλείοτερον ἐαυτοῦ. Pour le moins τούλαχιστον. Dans les climats tempérés εἰς τὰ εὐκράτα κλίματα. A trente degrés du pôle εἰς ἀπόστασιν τριάκοντα μοιρῶν ἀπὸ τοῦ πόλου. Le czar ne fut... ὁ τσάρος μόλις ἔφθασε πρὸ τοῦ φρουρίου καὶ ἔσπευσε νὰ βάλῃ εἰς πρᾶξιν, νὰ ἐκτελέσῃ. Peu secondé ὀλίγον βοηθούμενον. A sa noblesse εἰς τοὺς εὐγενεῖς αὐτοῦ, εἰς τὴν τάξιν τῶν εὐγενῶν. Laquelle était en possession ἧτις εἶχε τὴν συνθήειαν. En tumulte ἀτάκτως. Fût lieutenant ἐγένετο ὑπολοχαγός.

ΣΕΛΙΣ 20. C'est au temps à aguerir εἰς τὸν χρόνον ἀπόκειται νὰ καταστήσῃ ἐμπειροπόλεμα. Couverts de... ἐνδεδυμένοι με... Qui auraient dû réduire en cendres ἄτινα ἔπρεπε νὰ μεταβάλλωσιν εἰς τέφραν, ν' ἀποτεφρώσωσιν. Y avaient à peine fait brèche μόλις εἶχον προξενήσει εἰς αὐτὴν ρήγμα. N'avait pu la réduire δὲν εἶχε δυναθῆ νὰ τὴν ὑποτάξῃ. Loin de mépriser ἀντὶ νὰ περιφρονήσῃ. Tout ce qu'il avait d'art πᾶσαν τέχνην ἦν εἶχεν. Il avait mandé εἶχε παραγγείλει νὰ ἔλθωσιν. A grandes journées συντόμως. Qui l'eût rendu ὅπερ ἤθελε καταστήσει αὐτόν. Pouvait l'être ἦτο δυνατόν

νὰ εἶναι τοιοῦτος, δηλ. ἀξιοκαταφρόνητος.

ΣΕΛΙΣ 21. Camp retranché στρατόπεδον περιεχαρακωμένον. Quoi qu'il en soit ὅπωςδήποτε. A une lieue εἰς ἀπόστασιν μιᾶς λεύγας. Strélitz λέξις ρωσικὴ : πεζικὸν στρατιωτικὸν σῶμα χρησιμεῦον ἄλλοτε ὡς φρουρὰ τῶν τσάρων. Faisaient une garde avancée ἀπετέλουν προφυλακὴν. Il fallait passer sur le ventre à... ἔπρεπε νὰ καταβάλῃ, νὰ συντρούφῃ πάντα ταῦτα τὰ στρατεύματα. Chevaux ἵππεῖς (στρατιῶται). Cent hommes résolus ἑκατὸν ἄνδρες τολμηροί, θαρραλέοι. Prirent l'épouvante κατελήφθησαν ὑπὸ τρόμου. Furent emportés ἐχουρεύθησαν.

ΣΕΛΙΣ 22. Eût été compté ἤθελε λογισθῆ, θεωρηθῆ. Birdé περιβαλλόμενον. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos μόλις τὰ στρατεύματά του ἀνεπαύθησαν ὀλίγον. Deux fusées δύο πύραυλοι. Le mot τὸ σύνθημα. Je ne passe sur le corps à... δὲν θὰ κατατροπώσω. Qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade μήπως ὑπῆρχε κομπορημοσύνη τις. Reserré στενοῦ. Ne fera que les incommoder δὲν θὰ συντελέσῃ (εἰς τίποτε ἄλλο) εἰμὴ εἰς τὸ νὰ φέρῃ αὐτοὺς εἰς ἀμηχανίαν. N'eut garde d'être d'un autre avis πολὺ ἀπέσχε τοῦ εἶναι διαφόρου γνώμης. Qui donnait... ἧτις προσέβαλλε τοὺς ἐχθρούς κατὰ πρόσωπον. Se firent tuer ἐφονεύθησαν μαχόμενοι.

Le revers des fossés τὸ ἐξωτερικόν χειλὸς τῶν τάφρων. Le quartier τὸ στραταρχεῖον. Avait été chercher εἶχεν ὑπάγει νὰ φέρη. De la mousqueterie ennemie τοῦ ἐχθρικοῦ πεζικοῦ. Une balle morte σφαῖρα νεκρά, μὴ ἔχουσα δύναμιν.

ΣΕΛΙΣ 23. Me font faire μὲ ἀναγκάζουσι νὰ κάμνω. Présence d'esprit ἐτοιμότης πνεύματος. Furent forcés ἐκυριεύθησαν. La droite ἐννοεῖται αἰε. De ce nom οὕτω. Sous les fuyards ὑπὸ τὸ βῆρος τῶν φευγόντων. Se sauver νὰ σωθῶσι διὰ τῆς φυγῆς. Vinrent se rendre ἦλθον καὶ παρεδόθησαν. Ces prisonniers d'importance τοὺς ἐπισήμους ἐκείνους αἰχμαλώτους. Aussi aisée τοσοῦτον ἀφελοῦς. Et un air aussi humain καὶ τρόπου τοσοῦτον ἀγαθοῦ. Que s'il leur eût fait... ὡς ἐάν ὑπεδέχετο αὐτοὺς ἐν τῇ αὐτῇ αὐτοῦ πρὸς ἐορτήν. Subalternes κατώτεροι. Pour s'en retourner ἵν' ἀπέλθωσιν, ἐπιστρέψωσιν.

ΣΕΛΙΣ 24. Qui fait perdre ὅστις ἐπιφέρει τὴν ἀπώλειαν τῶν. Pour saisir ἵνα κυριεύσῃ. Avantageusement προσφόρως, καταλλήλως. En attendant qu'il pût fondre ἕως ὅτου δυνήθῃ νὰ ἐπιπέσῃ. Le gracieux accueil τὴν φιλόφρονα δεξιῶσιν. L'envoya supplier ἔπεμψε νὰ ἰκετεύσῃ αὐτόν. Lui fit dire παρήγγειλεν αὐτῷ. Mettre bas νὰ καταθέσῃ. Tête nue ἄσκεπεις. Portaient à ses pieds ἀκριβέστεστερον θὰ ἦτο déposaient à ses

pieds. Il leur fit rendre διέταξε ν' ἀποδώσωσιν αὐτοῖς. Qu'ils manquaient d'argent ὅτι ἐστεροῦντο χρημάτων.

ΣΕΛΙΣ 25. Qui ne pouvaient se laisser d'admirer οἵτινες οὐ διέλειπον θαυμάζοντες. Une relation ἔχθεσιν. Trop avantageux λίαν ἐπαινετικόν. Trop injurieux λίαν ὑβριστικόν. Qu'on ne frappât ἀπὸ τοῦ νὰ κόψωσι. Piédestal ὑπόβαθρον, κρηπίς. Armé de sa massue κορυνηφόρος. Légende ἐπιγραφή. Tres uno contudit ictu τρεῖς ἐνὶ κατέβαλε πλήγματι. À moitié chemin εἰς τὰ μέσα τοῦ δρόμου. Il retourna sur ses pas ἐπέστρεψεν ὀπίσω. Plus qu'humain ὑπεράνθρωπος. À ce sujet διὰ τοῦτο.

ΣΕΛΙΣ 26. Faisait rendre grâce... ἐδόξαζεν, ἡὐχαρίστει τὸν Θεόν. S'attendit bien περιέμενε βεβαίως. Il se liguα συνασπίσθη. De concert ἐκ συμφώνου. Jusqu'à l'excès μέχρις ἀσωτίας.

ΣΕΛΙΣ 27. Devait soudoyer ὄφειλε νὰ μισθοδοτῇ. Forger des fers... σφυρηλατεῖν δεσμά δι' ἐν μέρος τῆς Εὐρώπης. Se mit en devoir παρεσκευάσθη, ἤρχισεν. Qui faisait les fonctions ὅστις ἐξετέλει γρέη. Dont les bords ὧν αἱ πλευραὶ. Ponts-levis περιαιρεταὶ γέφυραι. Il fit mettre le feu à... διέταξε νὰ πυρπολήσωσιν.

ΣΕΛΙΣ 28. À la faveur de... τῇ βοήθειᾳ. Nous les battons θὰ τοὺς νικήσωμεν. De ne sauter δι-

ὅτι δὲν ἐπήδησεν. Au hasard τυχαίως, εἰς τὴν τύχην. 'A eux κατ' αὐτῶν. Les mit en désordre τοὺς κατετάραξε, τοὺς κατεθορύβησε. Les rallia συνήγαγεν αὐτοὺς. Plus serrés πυκνότεροι.

ΣΕΛΙΣ 29. Sans affût ἄνευ κιλιθάντος. Rude σφοδρά. D'un coup de crosse διὰ μιᾶς κοντακιάς. Tout froissé κατασυντετριμμένον. 'A demi mort ἡμιθανῆ. Qui le foulait aux pieds αἰτίνες τὸν ἐποδοπάτουν. Se rendent à lui à discrétion παραδίδονται αὐτῷ ἔκδοται, εἰς τὴν διάκρισιν αὐτοῦ. Il conquit συνέλαβε.

ΣΕΛΙΣ 30. Décisive κρίσιμος. Par neuf années de victoires δι' ἔννεαετηῶν νικῶν. Glorieux d'avoir donné... καυχωμένον ὅτι διένειμε κράτη, ὑπονοεῖ τὸ βασιλείον τῆς Πολωνίας δοθὲν εἰς τὸν Στανίσλαον. Par quelque vue ἐπὶ τινι σκοπῷ. Sans exemple ἀπαρδειγμακίστου. Qui n'avait été barbare qu'une fois ὅτε διέταξε τὸν ἀπάνθρωπον διαμελισμὸν τοῦ πρέσβεως τῆς Ρωσσίας Πατκούλ. N'ayant pas dépouillé μὴ ἀποβαλόντος. Adonné à des excès ἐκδότου εἰς ἀσωτίας. Ses jours τὸν βίον αὐτοῦ. Il faut se figurer πρέπει νὰ φαντασθῆ τις. Tirant un peu ἐστραμμένον ὀλίγον. Bagage ἀποσκευή, τὰ διάφορα εἶδη καὶ ὑλικά, συμπεριλαμβανομένων τῶν ὄπλων καὶ τῶν ἐν γένει ἐφοδίων καὶ πυρομαχικῶν, ἅτινα ὁ στρατὸς φέρει μεθ' ἑαυτοῦ ἐν ἐκστρατείᾳ. 'A environ un

mille εἰς ἑνὸς μιλλίου περίπου ἀπόστασιν.

ΣΕΛΙΣ 31. La pointe du jour ἡ χαραυγή, ὁ ὄρθρος. Pour toute artillerie ὡς μόνον πυροβολικὸν ἔχοντες. Demeurèrent ἔμειναν. Parurent du roi συγγενῆς τοῦ βασιλέως. Faisaient souvenir... ὑπεμνήσκον πάντες τοῖς κατωτέροις ἀξιωματικοῖς τὴν μάχην ἐκείνην. Porté sur un brancard φερόμενος ἐπὶ φορείου, διότι εἶχε πληγῶθῃ πρὸ ὀλίγου εἰς τὸν πόδα. Par cet engagement διὰ τῆς συμπλοκῆς ταύτης. Garnies de canons ὡχυρωμένων διὰ τηλεβόλων.

ΣΕΛΙΣ 32. Crièrent victoire ἠλάλαζον νίκην. Que la bataille ne fût gagnée ὅτι ἐκέρδησε τὴν μάχην. Dragon διμαχος, ὁ δυνάμενος νὰ μάχῃται πεζῇ καὶ ἐπίπῳ. Prendre les ennemis en flanc νὰ προσβλώσιν ἐκ τῶν πλευρῶν τοὺς ἐχθρούς. 'A son tour καὶ αὐτός. Fut fait prisonnier ἡγματοπίστη. Rusienne, σήμερον λέγεται russe. Débouchant de ses lignes ἐξελθὼν τῶν γραμμῶν του. Un corps de réserve ἐφεδρὸν τι σῶμα. Le tailla en pièces τὸ κατέκοψε, τὸ ἐξωλόθρευσε. Cette manœuvre τοῦτο τὸ στρατήγημα. Lui dut son salut ὄφειλεν αὐτῷ τὴν σωτηρίαν τῆς. S'avancait en bataille ἐπροχώρει εἰς παράταξιν μάχης. 'A un quart de lieue... εἰς ἀπόστασιν ἑνὸς τετάρτου τῆς λεύγης ἀπὸ .. Feld-maréchal στρατάρχης.

ΣΕΛΙΣ 33. De même ὁμοίως. 'A

manquer de poudre νά στερεώνται πορίτιδος. Du Grand-Seigneur τοῦ Σουλτάνου. Une des premières volées du canon moscovite μία τῶν πρώτων ρωσσικῶν συμποροβολήσεων. Il en fit atteler διέταξε νά ζεύξωσι (τοιούτους). Mit en pièces κατεσυνέτριψε. Drabans ἰδιαίτερον τάγμα ἐπιλέκτων στρατιωτῶν, δραβάνοι. Qui se relayaient οἵτινες διεδέχοντο ἀλλήλους, ἤλλασσον ἀλληλοδιαδόχως. Se replia ὀπισθοχώρησεν, ὑπεχώρησε κανονικῶς πρὸς... En cette dernière action ἐν τῇ τελευταίᾳ ταύτῃ μάχῃ, συμπλοκῇ. Mit en déroute ἔτρεψεν εἰς φυγῆν. C'en était une de la donner ἦτο σφάλμα ὅτι συνῆψαν αὐτήν. Dans des pays perdus ἐν ἀπομεμακρυσμέναις, ἐρήμοις χώραις. Par les ressources κατὰ τὰ μέσα, τοὺς πόρους.

ΣΕΛΙΣ 34. Le souvenir de Narva ὅπου πρὸ ἑννέα ἐτῶν ὁ Κάρολος εἶχε θριαμβεύσει. Le camp forcé παραλαμβάνεται ἐκ τῶν ἀνωτέρω ἐστίν. Il n'y avait plus de ressource δὲν ὑπῆρχε πλέον τρόπος διασώσεως. De côté et d'autre τῆδε κάκεισε. L'égarement d'esprit... ἡ παραφροσύνη, ἣτις εἶναι φυσική. Droit κατ' εὐθεΐαν. Contrescarpe ἀντίκρημνος, τὸ ἀπέναντι τοῦ κρημνοῦ (escarpe) τμήμα τῆς τάφρου. Dans toutes les occurrences εἰς πάσας τὰς περιστάσεις. Avec bonheur ἐπιτυχῶς.

ΣΕΛΙΣ 35. Se fit jour διῆλθεν, ἤνοιξε δρόμον. Était beaucoup ἦτο

μέγα πρᾶγμα. N'en eut jamais οὐδέποτε ἔσχε τοιοῦτον (ὄχημα). Il est pris συνελήφθη, ἤχμαλωτίσθη. Quiconque l'eût vu ὅστιςδὲποτε ἤθελεν ἴδει αὐτόν. En espèces εἰς χρήματα, εἰς μετρητά.

ΣΕΛΙΣ 36. Pour comble de disgrâce εἰς ἐπίμετρον τῆς συμφορᾶς, τὸ δὲ δεινότατον. Suppléer à ses forces ἐπυπυμέναις ν' ἀναπληρώσῃ τὰς ἐξητλημέναις δυνάμεις αὐτοῦ. De lassitude ἐκ τῆς κοπώσεως. De tous côtés πανταχοῦ. Venait d'arriver εἶχε φθάσει πρὸ ὀλίγου. Ni temps pour en faire οὔτε καιρὸν ἵνα κατασκευάσῃ τοιαύτην. De pied ferme σταθερῶς, ἀκλονήτως. Eût pris ἤθελε λάβει. Accablé de faiblesse καταπεπληγμένος. Supprimer ἐμψοῦμαι. Il avait la fièvre ἐπύρεσεν. Cet instinct de valeur τὴν ἔμφυτον ἐκείνην ἀνδρείαν. C'est ce qu'on m' a assuré τοῦτο μ' ἔσβαίωσαν.

ΣΕΛΙΣ 37. Calèche ἐλαφρὸν τετράτρογον ὄχημα. 'A tout hasard' κατὰ τύχην, τυχαίως. Se fiant sur... πεποιθότες εἰς... 'A la nage' κολυμβῶντες. Furent emportés et abimés παρυσύρθησαν (ὑπὸ τοῦ ρεύματος) καὶ κατεποντίσθησαν. Dans cette extrémité εἰς τὸν ἔσχατον ἐκείνον κίνδυνον. En croupe εἰς τὰ ὀπίσθια τοῦ ἵππου, εἰς τὰ καπούλια. Le gros τὸ κύριον σῶμα. Un trompette ἓνα σαλπικτήν. Capitulation συνθηκολόγησιν. La loi du vainqueur ὁ νόμος τοῦ νικητοῦ, ἡ

θέλησις ἦν ὁ νικητὴς ἐπιβάλλει εἰς τὸν ἡττηθέντα.

ΣΕΛΙΣ 38. L'emporta sur... ὑπερίσχυσε τῆς... Pour les charger ἵνα ἐπελάσῃ κατ' αὐτῶν. Fut fait esclave ἡχμαλωτίσθη. Ils défilèrent παρήλασαν. Ingénieux πολυμήχανοι, εὐφυεῖς. Une teinture ἀμυδράν, ἐπιπόλαιον, σταιγειώδη γνῶσιν. De quoi subsister τὰ πρὸς συντήρησιν αὐτοῦ.

ΣΕΛΙΣ 39. Il y en eut qui τινὲς τούτων. Les langues τὰς ξένας γλώσσας. Dans l'opulence εὐπόρου. Une rançon λύτρα. Cartel d'échange δελτίον ἀνταλλαγῆς, εἰδική σύμβασις πρὸς ἀνταλλαγὴν αἰχμαλώτων ἄλλοτε. Qu'il ne se mettait pas en peine... τὴν ὁποίαν δὲν ἐφρόντιζε νὰ... Pour lui κατὰ τὴν γνώμην του. Savoir ἤτοι.

ΣΕΛΙΣ 40. Nous n'avons pas toujours été consultés δὲν ἐζητήθη πάντοτε ἡ συμβουλὴ ἡμῶν. Courtisan αὐλικός. D'avoir trempé ὅτι μετέσχον. Fit rendre διέταξε ν' ἀποδώσωσι. Fit rouer διέταξε νὰ ὑποβάλωσιν εἰς τὴν βίασαν τοῦ τροχοῦ.

ΣΕΛΙΣ 41. Se rendre maître de ce royaume νὰ κυριεύσῃ τὸ βασίλειον τοῦτο. Il aima mieux προετίμησε. Le mettrait en état de ressaisir ἤθελε καταστήσει αὐτὸν ἱκανὸν ἵνα ἐπανακτήσῃται. À l'embouchure εἰς τὰς ἐκβολάς. En forma le siège ἐπολιόρκησεν αὐτήν. Transi de froid ριγῶν, τρέμων ἐκ τοῦ ψύχους. Se rebuter ν' ἀποθαρ-

ρυνθῶσι. Sans que sa santé en fût altérée χωρὶς νὰ βλαρθῇ ἐκ τούτου ἡ ὑγεία του.

ΣΕΛΙΣ 42. Qui s'était étudié ὅστις εἶγεν ἐξασκηθῆ, σπουδάσει. Sans en être abattu χωρὶς νὰ καταβληθῇ ὑπ' αὐτῆς. Avec ce corps de fer μετὰ τὸ σιδηροῦν ἐκείνο σῆμα. La parallèle τὴν παράλληλον· καλοῦσι παραλλήλους ἐπιμήκεις γραμμάς ὀρθογώντων, ὡς οἱ πολιορκητικὴ ἀνορύσσουσι σχεδὸν παραλλήλως πρὸς τὰ ἐρύματα ἢ τὰς ἐξεχούσας γωνίας τῶν προσβαλλομένων ὀχυρωμάτων. À son gré κατὰ τὴν γνώμην του. La place τὸ φρούριον. Le boyau τὸ σκέλος τοῦ ὀρύγματος· καλοῦνται οὕτω ὀρύγματα ἐνοῦντα τὰς παραλλήλους μεταξὺ των. Il se mit à genoux ἐγονυπέτησεν. Sur le talus intérieur ἐπὶ τῆς ἐσωτερικῆς κλίσεως. Sur le parapet ἐπὶ τοῦ προπετάματος.

ΣΕΛΙΣ 43. À une batterie de canon εἰς ἓν πυροβολεῖον. Pointée σκοπεῦον. Homme de tête... ἀνὴρ νουνεχῆς καὶ δραστήριος. Qui s'était mis à son service ὅστις εἶχε ταχθῆ εἰς τὴν ὑπηρεσίαν αὐτοῦ. Tirait ἔβαλλεν. À quelques pas εἰς ἀπόστασιν βημάτων τινῶν. Hors de son orbite ἐκτὸς τῆς κέγχης αὐτοῦ. Sur la garde de son épée ἐπὶ τοῦ φυλακτῆρος τοῦ ξίφους του.

ΣΕΛΙΣ 44. Sans se douter que ce fût lui χωρὶς νὰ ὑποπιεῦσωσιν ὅτι ἦτο ἐκεῖνος. Pour en exclure ἵν' ἀποκλείσῃ, ἀποξενώσῃ τούτου. Au delà ἐπέκεινα, ἔτι περισσότε-

ρον. Fit ses malheurs ἐπροξένησε τὰ δυστυχήματά του. Dégénération en profusion μετατρεπομένη, μεταβαλλομένη εἰς σπατάλην. Poussé jusqu' à la témérité φθάνουσα μέχρι θρασύτητος. Qui ait eu l' ambition ὅστις ἔσχε τὴν φιλοδοξίαν.

ΣΕΛΙΣ 45. Que de la fermeté παραλαμβάνεται ἐκ τῶν ἀνωτέρω il n'avait. Comptant pour rien εἰς οὐδὲν λογιζόμενος. Admirable plutôt qu'à imiter μᾶλλον ἀξιόθαύμαστος ἢ ἀξιομίμητος.

ΣΕΛΙΣ 46. Nous promenâmes nos regards περιεφέρομεν τὰ βλέμματα ἡμῶν. Le Parnès ἢ Πάρνης. OEGalée τὸ Αἰγάλεων ὄρος.

ΣΕΛΙΣ 47. La citadelle ἢ ἀκρόπολις. Le bassin τὸ λεκανοπέδιον. Dont je viens de décrire οὕτως πρὸ μικροῦ περιέγραψα. La colline du Musée ὁ λόφος τοῦ Μουσείου. L' Aréopage ὁ Ἄρειος Πάγος. Anchesme τοῦ Ἀγχεσμου. Qui dominant le Stade τὰ ὑπερκείμενα τοῦ Σταδίου. Du théâtre de Bacchus τοῦ θεάτρου τοῦ Διονύσου. Du temple de Jupiter Olympien τοῦ Ὀλυμπίου. En tirant vers le nord-est πρὸς τὴν βορειοανατολικὴν διεύθυνσιν. Lycée Λύκειον, γυμναστήριον παρά τὰς Ἀθήνας. Cérès ἢ Δήμητρα. Bois d'oliviers ἐλαιῶν. Bordé de tombeaux τὸν πλαισιούμενον ὑπὸ τάφων. Se figurer νὰ φαντασθῇ τις. Bruyère ἐρείκη. Par des carrés d'orge διὰ πρασιῶν κριθῆς. Par des sillons de vigne ὑπὸ αὐλάκων ἀμ-

πέλου. Se représenter νὰ φαντασθῇ τις. Des fûts de colonnes κορμούς κίωνων. Des Albanaises Ἀλβανίδας. Qui tirent αἵτινες ἀντιοῦσιν.

ΣΕΛΙΣ 48. Les corneilles qui nichent αἱ κορῶναι αἵτινες ἐμφωλεύουσι. Planaient ὑπερίπταντο. Lustrées στιλπναί. D'Hécube τῆς Ἐκάβης.

ΣΕΛΙΣ 49. Qui vous frappe τὸ ὁποῖον σᾶς προξενεῖ ἐντύπωσιν. Chargée de fumée πλήρη καπνοῦ. La pierre du blanc le plus pur ὁ ἀγνωστάτου λευκοῦ χρώματος λίθος. Une teinte dorée χρυσιζὼν χρώμα. Allongé ἐπίμηκες. Qui régnaient tout autour αἵτινες ἐξετείνοντο περίξ. Qui ne recevaient le jour αἵτινες δὲν ἐλάμβανον τὸ φῶς, δὲν ἐφωτίζοντο. Reposaient ἡρεῖδοντο. Cannelées ραβδωτοί. L'entre-colonnement τὸ μεσοστύλιον. Les triglyphes αἱ τρίγλυφοί. La frise τὸ διάζωμα. Ἄ coulisse με αὐλακας.

ΣΕΛΙΣ 50. Le combat des Centaures et des Lapithes τὴν μάχην τῶν Κενταύρων καὶ τῶν Λαπιθῶν. Le haut... τὸ ἀνώτατον μέρος τοῦ πλήρους τοίχου. Cella σηκός, ὁ κυρίως ναός. Bas-relief ἀνάγλυφον. La fête des Panathénées τὴν πομπὴν τῶν Παναθηναίων. Fronton ἀέτωμα. Les ofrandes votives τὰ πτερόματα, τὰ ἀναθήματα. Ἄ l' ennemi ἀπὸ τοῦ ἐχθροῦ. Sur l'architrave du fronton ἐπὶ τοῦ ἐπιστήγιου τοῦ ἀετώ-

ματος. Qui regarde... τὸ ὅποιον κεῖται, βλέπει πρὸς... Qui a passé ὅστις ἐθεωρήθη. Ἄ juste titre διακαίως. Se font encore remarquer διακρίνονται εἰσέτι. Si l'on se représentait ἂν ἐφρατᾶζετό τις. Ciselure γλυφῆ. Feston ἔγκαρπον. Quelque chose de gréle τι τὸ ἴσχυόν. Quand nous visons à l'élégance ὅταν ἀποθλέπωμεν εἰς τὴν κομψότητα. Quand nous prétendons à la majesté ὅταν ἀποθλέπωμεν εἰς τὴν μεγαλοπρέπειαν. Recourt à son art καταφεύγει εἰς τὴν τέχνην του. Pour tout ornement ἀντὶ παντός ἄλλου κοσμήματος.

ΣΕΛΙΣ 51. Qu' il y a loin de à notre profusion πόσον ἀπέχει, πόση διαφορά ὑπάρχει μεταξύ τῆς... καὶ τῆς ἡμετέρας ἀφθονίας. En losange ρομβοειδῶς. Fluettes λεπτούς. Ἄ nos porches ignobles πρὸς τὰ ἄκομψα, τὰ βάρεια ἡμῶν προπύλαια. On me vint dire ἦλθον καὶ μοὶ εἶπον. Doubler νὰ παρακάμφωμεν. Je me trainai sur le pont ἀνῆλθον συρόμενος, δηλ. ἐπιπόνως βαδίζων, ἐπὶ τοῦ καταστρώματος. Le cap Sigée τὸ Σίγειον ἀκρωτήριον. Tumulus τύμβους. L'embouchure du Simois αἱ ἐκβολαὶ τοῦ Σιμόεντος. Rhétée Ροίτειον. Le tombeau d'Ajax ὁ τάφος τοῦ Ἀϊαντος. Est in conspectu Tenedos ἀπέναντι κεῖται ἡ Τένεδος. Ces vers du poète Ὁμήρου Ὀδύσσεια, ραψῶδ. ΚΔ'.

ΣΕΛΙΣ 52. Le mal de tête ἡ κεφαλαλγία. Je n'ai rien à me

reprocher οὐδὲν κακὸν σύνοιδα ἔμαυτῶ. Ἄ renoncer à mon projet νὰ παραιτηθῶ τοῦ σκοποῦ μου. De me mettre à terre νὰ με ἀποβιάσῃ εἰς τὴν ξηράν. Me firent beaucoup de peine μ' ἐλύπησαν πολὺ.

ΣΕΛΙΣ 53. Per silentia lunae ἐν τῇ σιωπῇ τῆς σελήνης. Βιργιλίου Αἰνείας, ραψῶδ. Β'. Succédaient au... διεδέχοντο τὴν... Voguait ἐπλεεον. Oὐ s'attachent μεθ' ὧν συνδέονται. Font bien voir καθιστῶσι λίαν καταφανῆ. Ici bas ἐν τῷ κόσμῳ τούτῳ. Après tout ἐπὶ τέλους. Si ce n'est la vertu ἐκτός τῆς ἀρετῆς. Le comble du bonheur τὸ ἄκρον ἄωτον τῆς εὐτυχίας. Ut pulchra bonis adderent ἵνα τὰ καλὰ τοῖς ἀγαθοῖς προστίθενται. Fut dissipé διελύθη, παρήλθεν. J'en fis deux fois le tour δις περιῆλθον αὐτό. Pas communs συνήθη βήματα. Pas géométriques γεωμετρικὰ βήματα.

ΣΕΛΙΣ 54. J'embrasse περιλαμβάνω. Partie ἐν μέρει. De Minerve-Chalciaecos τῆς Χαλκιοίκου Ἀθηνᾶς. Rampe κλιτύς. D'une pente douce ἐλαφρᾶς κλίσεως, ἡρέμα ἐπικλινῆς. Ἄ la naissance ἐν τῇ ἀρχῇ. Les niches οἱ σηκοί. De Vénus armée τῆς ἀρείας Ἀφροδίτης. Des Égides τῶν Αἰγιδῶν. Des vendre ὅτι εἶλκε τὸ γένος, ὅτι κατήγετο. L'empreinte τὸ ἀποτύπωμα. Vincere si possum nuda, quid arma gerens ἂν δύναμαι νὰ νικῶ γυμνή, πολὺ μᾶλλον

ἔνοπλος. Un monticule γεώλοφον, βουνάκι. Aplati à sa cime ἐπίπεδον εἰς τὴν κορυφὴν αὐτοῦ.

ΣΕΛΙΣ 55. Ménélaios Μενελάϊος, τοῦ Μενελάου. Sur un terrain uni ἐπὶ ἁμαλοῦ ἐδάφους. Des Pitánates τῶν Πιτανατῶν. Le Lesché des Crotanes ἡ Λέσχη τῶν Κροτανῶν. Rasés au niveau du sol κατεδαφισμένων μέχρι τῆς ἐπιφανείας τοῦ ἐδάφους. Il faut que les pierres en aient été emportées πρέπει νὰ (πιθανῶς) ἀφῆρθῆσαν οἱ λίθοι αὐτῶν. Sur le chemin d'Amyclée ἐπὶ τῆς ὁδοῦ τῶν Ἄμυκλῶν. La Marne ὁ Μάρνης, ποταμὸς τῆς Γαλλίας ἐκβάλλων εἰς τὸν Σηκουάναν ἐν Charenton. Son lit ἡ κοίτη αὐτοῦ. Une grève ὄχθην. Semée de petits cailloux χαλικοβριθῆ. Roseau κάλαμος. Laurier-rose ροδοδάφνη. Quelques filets ρυάκια τινα. Olorifer κυκνοφόρος.

ΣΕΛΙΣ 56. Mistra ὁ Μιστράς. À la dégradation εἰς τὴν φθοράν, εἰς τὴν βλάβην. Il venait de se réveiller πρὸ ὀλίγου εἶχεν ἐξυπνήσει. Paissaient ἔβησκον. Sa belle quenu! τὴν ὠραίαν αὐτῆς ἡλικία. Teinte en pourpre πορφυροβαφές. Froment ὁ καλλίστης ποιότητος σῖτος. Crèche φάτην. Tout voyageur que je suis ἂν καὶ εἶμαι περιηγητῆς. Dardait à plomb ἐξηκόντιζε καθέτως. Nous nous mimes ἐκαθήσαμεν. Le jannissaire ὁ γιανίτσαρος. En être quitte ὅτι ἀπηλλάγη, ὅτι ἐγλύτω-

σεν. À son grand déplaisir πρὸς μεγάλην αὐτοῦ δυσαρέσκειαν. Je me mis à écrire ἤρχισα νὰ γράψω. Deux grandes heures δύο ὀλοκλήρους ὥρας.

ΣΕΛΙΣ 57. Qui n'est pas rapportée ἧτις δὲν ἀναφέρεται. Je redoublai d'ardeur ηὔξησα τὸν ζῆλόν μου. À la Peur sous les armes εἰς τὸν ἔνοπλον φόβον. Le piédestal τὸ βῆθρον. Je m'arrachai à... ἀπεχωρίσθην ἀπὸ... Sur cette ville naissante ἐπὶ τῆς ἀρτισυστάτου ταύτης πόλεως. L'esprit μέ τὸ πνεῦμα.

ΣΕΛΙΣ 58. Que je venais de voir ἄτινα πρὸ ὀλίγου εἶχον ἴδει. Intarissables ἀνεξαντλήτους. D'arbres de baume et de tamarins βαλσαμοδένδρων καὶ ὄξυφονίικων. Les Bethléemites οἱ Βηθλεεμίται. J'avais peine ἐδυσκολεύομην. Encaissé ἐπὶ ποταμοῦ: ἔχων τὰς ὄχθας ὑψηλάς καὶ ἀποτόμους.

ΣΕΛΙΣ 59. Et qui fasse naitre καὶ ἧτις γεννᾷ. Se dépouillèrent ἐξεδύθησαν. Je me mis à genoux ἐγονοπέτησα. Drogman ὁ διερμηνεύς. Réciter ν' ἀπαγγεῖλωμεν. Psalmodia ἐψάλεν. Et se jette καὶ ἐκβάλλει. Erié, Ontario, δύο ἱλίμναι τῶν Ἠνωμ. Πολιτειῶν τῆς Ἀμερικῆς. Jusqu'au Saut μέχρι τοῦ καταρράκτου, τοῦ μέρους ὅπου τὸ ὕδωρ καταβυθίζεται. Moins un fleuve qu'une mer μᾶλλον θάλασσα ἢ ποταμός.

ΣΕΛΙΣ 60. En fer à cheval εἰς σχῆμα πετάλου. Entre les deux

chutes μεταξὺ τῶν δύο καταρρακτῶν. En un vaste cylindre ἐν σχήματι μεγάλου κυλίνδρου. On dirait une... θὰ ἔλεγέ τις ὅτι εἶναι. Carcajou εἶδος ἐλείου, τρύγου, ζῶν. Élan ἄλκη, ζῶν. Égérie Ἡγερία. Pour regagner ἵνα ἐπιστρέψω, ἐπανέλθω εἰς τήν...

ΣΕΛΙΣ 61. Je vis s'allonger εἶδον ἐκτεινομένης. Des galeries souterraines ὑπογείους στοάς. La lumière lugubre τὸ πένθιμον φῶς. Sur les parois ἐπὶ τῶν τοίχων. Une mobilité effrayante τρομακτικὴν εὐκίνησιαν. Prêtant une oreille attentive τείνων προσεκτικὸν οὖς, προσέχων. 'A saisir ν' ἀντιληφθῶ. Le battement de mon cœur τοῦς παλμούς τῆς καρδίας μου. Je pris une fausse route ἀπεπλανήθην, παρεξέτραπην τῆς εὐθείας. Je m'y enfonçai εἰσέδυσα ἐντὸς αὐτοῦ. Plus je m'efforce ὅσον περισσότερον προσπαθῶ Précipitamment κατεσπευσμένως. J'errais περιεπλανώμην. De la cité des morts τῆς νεκροπόλεως. Tour à tour ἐναλλάξ.

ΣΕΛΙΣ 62. Dans les routes tortueuses ἐντὸς τῶν σκολιῶν ὁδῶν. Paré de fleurs ἀνθοστολιστου. Compagne assidue ἀχώριστος σύντροφος, ἀκόλουθος. Pénètrent l'avénir προορῶσι, τεχμαίρονται τὰ μέλλοντα. Des fleurs naissantes ἀρτιφυῆ ἄνθη. D'une liqueur enchanteresse ποτοῦ μαγευτικοῦ. Rien n'approche du charme... οὐδὲν δύναται νὰ παραβληθῆ πρὸς τὴν θελκτικὴν αὐτῆς φωνήν.

ΣΕΛΙΣ 63. En vinrent aux mains συνεπλάκησαν. La première guerre punique ὁ πρῶτος Καρχηδονικὸς πόλεμος 264-241 π. X. Légère ἀσήμαντος. En qualité de proconsul ὡς ἀνθύπατος. En friche ἀκαλλιεργήτος. Aux dépens du.. ἀναλώμασι τοῦ... Préférable aux richesses προτιμοτέρα τοῦ πλούτου. Est encore en vénération τιμᾶται εἰσέτι. S'empara de.. κατέλαβε τήν... La prise ἡ ἄλωσις.

ΣΕΛΙΣ 64. Après avoir remporté des victoires ἀφοῦ ἤρατο νίκας. Qu'ils se virent obligés ὥστε εὐρέθησαν ἠναγκασμένοι, ἠναγκάσθησαν. Au travers des mers διὰ μέσου τῶν θαλασσῶν. Il livre bataille συνάπτει μάχην. Fait Régulus prisonnier αἰγμαλωτίζει τὸν Ρήγουλον. Lui firent donner ἀπήτησαν παρ' αὐτοῦ νὰ τοῖς δώσῃ. Qu'il plaiderait en faveur ὅτι θὰ συνηγόρει ὑπέρ. Fit revivre ἐπανεφέρειν ἐν ἰσχύϊ.

ΣΕΛΙΣ 65. Qu'on pouvait le dégager ὅτι ἠδύνατο νὰ τὸν ἀπαλλάξωσι. De me remettre en leurs mains νὰ παραδοθῶ εἰς χεῖρας των. Pères conscrits συγγεγραμμένοι πατέρες, συγκλητικοί. Je laisse faire aux dieux ἐπαφίεμαι εἰς τοὺς θεούς.

ΣΕΛΙΣ 66. Mit le comble ἐπέθεσε τὴν κορωνίδα, ἐπεσφράγισε. D'une compassion inutile ἀνωφελοῦς οἴκτου. Lui avaient fait boire τὸν εἶχον ποτίσει. Par leurs adi-

eux ἐκ τοῦ ἀποχαριετισμοῦ αὐτῶν. D'une matrone romaine ρωμαϊκῆ δεσποίνης. Il finit ses jours ἐτελεύτησεν, ἀπέθανε. De ce que peuvent τῆς ἰσχύος ἦν ἔχουσιν.

ΣΕΛΙΣ 67. Voilés καλύπτοντες τὸ πρόσωπον αὐτῶν. D'un pan διὰ κρασπέδου. Une ombrelle θολίαν, ἀλεξήλιον. Sur les gradins ἐπὶ τῶν βραχιδίων, τῶν ἐδωλίων. Vomie par les portiques ἐκχυρόμενον διὰ τῶν στοῶν. Le long des... κατὰ μῆκος τῶν... Prenait son rang κατελάμβανε θέσιν. Des grilles d'or χρυσᾶ κίγκλιδώματα. Des machines ingénieuses μηχανήματα ἐντεγνα. D'eau safranée κροκοβαφοῦς ὕδατος. Jaspe ἴασπις, πολύτιμος λίθος. Des balustres de cristal κρυστάλλιναι στολίδες. Des gladiateurs θηριομάχοι. Il avait surmonté son mal εἶχεν ὑπερνικήσει τὴν νόσον του, τὸν πόνον του. Venait de lui apprendre πρὸ ὀλίγου εἶχεν ἀναγγεῖλει αὐτῷ. La plaie hideuse τὴν εἶδεχθῆ πληγὴν.

ΣΕΛΙΣ 68. Quel contraste οἷα ἀντίθεσις. Dans l'arène ἐν τῷ σταδίῳ, ἐν τῇ κονίστρᾳ. Tira G. de l'embarras ἐξήγαγε τὸν Γ. ἐκ τῆς ἀμυχανίας. Avait redoublé εἶχεν αὐξήσει. De toutes parts πανταχόθεν. En faveur de Cymodocée ὑπὲρ τῆς Κ. Se fait entendre ἀκούεται. Le chef des rétiaires ὁ ἀρχηγὸς τῶν (δικτυβόλων) μονομάχων. La loge τὸν κλωβόν.

ΣΕΛΙΣ 69. Fait tressaillir les... κάμνει τοὺς θ. νὰ σκιρτήσωσι. Sai-

sie d'effroi ἔντρομος. Il la serre contre... τὴν σφίγγει ἐπὶ.... Du fils de Lasthénès τοῦ υἱοῦ τοῦ Λασθένου· οὕτως ἐκαλεῖτο ὁ πατήρ τοῦ Εὐδώρου. Du confesseur intrépide τοῦ ἀτρομήτου ὁμολογητοῦ (τῆς πίστεως). Un flocon de neige νιφάς. Du Ménale ou du Lucée τοῦ Μαινάλου ἢ τοῦ Λουκαίου. Le cou d'ivoire τὸν ἐλεφάντινον, τὸν λευκότετον λαϊμόν. De la fille d'Homère τῆς θυγατρὸς τοῦ Ὁμήρου, τῆς Κυμ. Elle exhale ἐκπέμπει.

ΣΕΛΙΣ 70. Dans les éternelles demeures εἰς τὰς αἰώνιους μονάς. On eût cru voir ἤθελε νομίσαι τις ὅτι ἔβλεπεν. Un de ces sacrifices de paix μίαν τῶν εἰρηνικῶν ἐκείνων θυσιῶν. Les dieux s'en vont οἱ θεοὶ ἀπέρχονται, φεύγουσιν. Allait s'embarquer ἔμελλε νὰ ἐπιδύασθῃ.

ΣΕΛΙΣ 71. Se prit à verser des larmes ἤρρισε νὰ κλαίῃ. Avec les grands μετὰ τῶν μεγιστάνων. Que tu n'as pas su ὅπερ δὲν ἠδυνήθης. Dont elles tiraient leur origine ὅθεν κατήγοντο, εἶλκον τὸ γένος. Qui suçaient encore la mamelle ἄτινα ἐθήλαζον εἰσέτι. Avec les romances μετὰ δημώδη ἐθνικὰ ῥήματα. Tous les cinq jours ἀνά πᾶσαν πέμπτην ἡμέραν. A ses élus εἰς τοὺς ἐκλεκτοὺς αὐτοῦ. Le pays des Lotophages ἡ γῆ τῶν Λωτοφάγων, ἡ Ἀφρική. Tours vermeilles οὕτως ἐκαλοῦντο οἱ πύργοι τῶν ἀνακτόρων τῆς Γρενάδας.

ΣΕΛΙΣ 72. Avec un mortel

regret μετὰ δεινοῦ ἄλγους. 'Α ἰ' étude des simples εἰς τὴν σπουδὴν τῶν βοτανῶν. 'Α l'égal du... ὅσον, ὡς, κοιν. ἴσα με... Pansaient ἐπέδενον. Au pied de la montagne εἰς τὰς ὑπάρειας τοῦ ὄρους. Un ermitage ἐρημιτῆριον. Sur un champ d'azur ἐπὶ κυανοῦ βάλθους. Autour de cette devise περίξ τοῦ ἐμβλήματος τούτου. Pennon τριγωνικὴ σημαία τῶν ἵπποτων. Alburnos ἀραβικοὶ μανδύαι. Des casques de satin taillé γλαυδὲς ἐκ σχιστοῦ ὀλοσηρικοῦ ὑφάσματος. Cimeterre ἀκινάκης. Gantelet χειρὶς σιδηρᾶ τῆς πανοπλίας τῶν ἵπποτων. Des mors enrichis de pierreries στομιδεσ (χαλινοί) λιθοστολιστοί. Étrier ἀναβολεύς. Le fourreau ἡ θήκη. Éperon πτεριστήρ.

ΣΕΛΙΣ 73. De l'Atlas ὄροσειρὰ τῆς Β. Ἀφρικῆς, ἐν τῷ Μαρόκῳ, τῇ Ἀλγερίᾳ, τῇ Τυνησίᾳ καὶ τῇ Τριπολίτιδι. Zaara ἡ Ζαχάρα. Les vains regrets τὰς ματαίας, τὰς χιμαρικὰς θλίψεις. Des vertus opposées ἰδιότητος ἀντιθέτους. D'une vie errante πλάνητος βίου. Qui mine sourdement ἤτις ὑποσκάπτει κρυφίως. Rejeton γόνος. La courtoisie τὴν προσήνεια, τὴν φιλοφροσύνην. Le malheur noblement supporté ἡ γενναία ἐγκατέρησις ἐν τῇ δυστυχίᾳ. Un pèlerinage ἀποδημίαν. 'Α ἰ' échelle εἰς τὸν (ἐμπορικόν) λιμένα. Un vent favorable οὔριος ἄνεμος. Il descend du navire ἀποβιβάζεται. Herboriser νὰ βοτανίσῃ.

ΣΕΛΙΣ 74. Coursier δρόμων ἵππος, κέλης. 'Α la vieillesse ἐκ τῆς ἀρχαιότητος. Qu'ils devaient avoir été plantés ὅτι ἐπρεπε νὰ (ὅτι θὰ) εἶχον φυτευθῆ. Fut pénétré de regrets κατελήφθη ὑπὸ ἄλγους. Une origine mauresque μαυριτανικὴν καταγωγὴν. Pour donner un libre cours à ses larmes ἵνα κλαύσῃ ἐλευθέρως. En leur donnant le nom de... ἀποκαλῶν αὐτάς. Pour les gourmander ἵνα τὰς ἐπιπλήξῃ, τὰς μαλώσῃ. Loin de répandre... οὐ μόνον δὲν ἐσχόριζον τὴν ζωὴν. Rabattu χαμηλωμένος. La venta λέξις Ἰσπανικὴ : σταθμὸς ἀναπαύσεως τῶν ὄδοιπόρων, πανδοχεῖον. Prenait sa place ἐκάθητο.

ΣΕΛΙΣ 75. Son turban ἡ κίδαρις αὐτοῦ. Dans l'enfoncement εἰς τὸν μυχόν, εἰς τὸ βάθος. D'une grenade entr' ouverte ρωδίου ἡμιανοίκτου. Des paillettes d'or ψήγματα χρυσοῦ. Serpignent ἐλίσσονται, βαίνουσιν ἐλικοειδῶς. Que domine ἡς ὑπέρκειται ἡ Γρενάδα. Dont le voyageur... ἡς (langueur) καὶ αὐτὸς ὁ περαστικὸς ταξειδιώτης δυσκόλως δύναται ν' ἀπαλλαγῆ. Le faite τὴν στέγην. 'Α son tour καὶ αὐτός.

ΣΕΛΙΣ 76. Dans son croissant εἰς τὸ μηνσεῖδὲς αὐτῆς, κοιν. εἰς τὴν γέμισιν. Qu'il est cruel πόσον εἶναι σκληρόν. D'avoir recours νὰ καταφεύγῃ τις. Et de se faire raconter... καὶ νὰ ζητῆ παρ' ἀδιαφόρων ἀνθρώπων νὰ τῷ διηγηθῶσι. C'était écrit ἦτο γραπτόν.

ΣΕΛΙΣ 77. Souvenance ἀνά-
μνησις. Sois mes amours ἔσο σὺ ἡ
ἀγάπη μου. Te souvient-il ἐνθυ-
μηῖσαι. La Dore ποταμὸς τῆς Γαλ-
λίας. L'airain ἐνταῦθα : ὁ κώδων.

Qu'effleurait ἤν ἐπλησίαζεν ἀχρο-
θιγῶς, μόλις ἔθιγεν.

ΣΕΛΙΣ 78. Fait ma peine με-
λυπεῖ, με θλίβει.



ΠΕΡΙΕΧΟΜΕΝΑ

VOLTAIRE

	Σελίς
Éducation de Charles XII	3
Couronnement de Charles XII	5
Changement prodigieux et subit dans le caractère de Charles XII	9
Charles, à l'âge de dix-huit ans, soutient la guerre contre le Danemark, la Pologne et la Moscovie, et termine la guerre du Danemark en six semaines	10
Charles défait quatre-vingt mille Moscovites avec huit mille Suédois	18
Charles passe en Pologne	26
La bataille de Pultawa	30
Mort de Charles XII	41

CHATEAUBRIAND

Athènes	46
Le Parthénon	49
Les Ruines de Troie	51
Les Ruines de Sparte	53
Le Jourdain	58
La Cataracte du Niagara	59
Les Catacombes	60
L'Espérance	62
Régulus	63
Martyrs d'Eudore et de Cymodocée	66
Le dernier des Abencerages	70
Souvenir	77
ΕΠΙΞΗΓΗΜΑΤΙΚΑΙ ΣΗΜΕΙΩΣΕΙΣ	79

ΑΝΤΙΚΟΜΜΕΝΑ





ΖΗΤΩ Η ΓΑΜΜΑ

ΠΩΛΟΥΝΤΑΙ

ΕΝ ΤΩ ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΩ ΤΗΣ "ΕΣΤΙΑΣ"

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ—ΟΔΟΣ ΣΤΑΔΙΟΥ 44

ΒΕΝΙΕΡΗ ΜΙΧ. Carmina Q. Horatii Flacci βιβλίον 1-2 μεθ' ἑρμηνευτ. σχολίων κατὰ τὰς ἀρίστας ἐκδόσεις . . . Δρ.	1.50
— Ορατίου τεύχος β' περιέχον τὰ βιβλία 3-4 μεθ' ἑρμηνευτικῶν σχολίων κατὰ τὰς ἀρίστας ἐκδόσεις . . . Δρ.	1.50
ΖΑΓΓΟΓΙΑΝΝΗ Δ. Ἀρχαῖοι Ἕλληνες Λυρικοὶ κατ' ἐκλογὴν ἐκδοθέντες μετὰ μαθητικῶν ὑπομνημάτων πρὸς χρῆσιν τῶν μαθητῶν τῆς Γ' καὶ Δ' τῆς τῶν γυμνασίων. Ἐκδ. Γ' . . . Δρ.	1.20
ΘΟΙΒΙΔΟΠΟΥΛΟΥ Γ. Πλουτάρχου περὶ Παίδων ἀγωγῆς μετὰ σχολίων . . . Δρ.	1.20
ΚΑΦΙΡΗ Γ. Π. Οἰεργιλίου Μάρωνος Αἰνεϊάδος βιβλίον Α' μετ' εἰσαγωγῆς καὶ ποικίλων σημειώσεων . . . Δρ.	1.50
ΚΟΣΜΑ ΚΥΡ. Ἡρόδοτος κατ' ἐκλογὴν ἐκδοθεὶς μετὰ σημειώσεων. σχεδίων μαχῶν καὶ γεωγραφικοῦ πίνακος πρὸς χρῆσιν τῶν μαθητῶν τῆς Α' τάξεως τῶν γυμνασίων. Ἐκτυπωθεὶς ἐπὶ ἀρίστου χάρτου μετὰ πάσης τυπογραφικῆς φιλοκαλίας . . . Δρ.	2.30
— Λυδίου λόγοι κατ' ἐκλογὴν ἐκδοθέντες, μετ' εἰσαγωγικῶν σημειώ- σεων καὶ ἀναλύσεων, πρὸς χρῆσιν τῶν μαθητῶν τῶν Γυμνασίων . Δρ.	2.—
ΚΥΠΡΙΟΥ ΘΕΟΔ. Γαλλ. Χρηστομάθεια, συντεταγμένη συνολὴ τῶ τελευταίῳ προγράμματι τοῦ Ὑπουργείου τῆς Δημοσίας Ἐκπαί- δευσεως. Τόμος Α' διὰ τὴν Α' τῆξιν τοῦ Γυμνασίου . . . Δρ.	1.50
— Γαλλ. Χρηστομάθεια, διὰ τὴν Β' τῆξιν τοῦ Γυμνασίου . . Δρ.	1.50
— Γαλλ. Χρηστομάθεια, διὰ τὴν Γ' τῆξιν τοῦ Γυμνασίου . . Δρ.	1.50
— Γαλλ. Χρηστομάθεια, διὰ τὴν Δ' τῆξιν τοῦ Γυμνασίου . . Δρ.	1.50
ΛΟΥΜΑΚΗ Κ. Πλάτωνος Γοργίας. Ἐκδοσις προσηρμοσμένη ταῖς χρῆμας τῶν μαθητῶν, μετὰ σχολίων . . . Δρ.	2.50
ΜΠΑΞΕΒΑΝΑΚΙ ΝΙΚ. Ἕλληνες Λυρικοί, κατ' ἐκλογὴν μετὰ παντοίων ἑρμηνευτικῶν σχολίων, ἑνὸς ὑποδείγματος ἀναγνώσεως καὶ μετρικοῦ παραρτήματος. Ἐκδ. Β'. τελειότερα . . . Δρ.	2.50
ΜΠΟΥΚΟΥΒΑΛΑ Γ. Εὐριπίδου Μῆδεια καὶ Ἰππόλυτος μετὰ φρασίδας καὶ διασκευὴ μετ' εἰσαγωγῆς. Φιλοκάλως καὶ ἐπὶ χάρ- του ἀρίστου ἐκτυπωθεῖσα . . . Δρ.	2.—
ΠΑΠΑΧΑΤΖΗ ΕΥΑΓ. Ξενοφῶντος ἀπομνημονεύματα μετ' εἰσαγωγῆς, παρατηρήσεων, συνθῆκας τῶν λέξεων καὶ μεταφράσεως εἰς τὴν καθομιληθεῖσάν . . . Δρ.	2.—
ΡΑΓΚΑΒΗ ΑΛΕΞ. Σοφοκλέους Ἀντιγόνη, μεταφρασθεῖσα εἰς τὴν νεοελληνικὴν . . . Δρ.	0.50
ΧΑΤΖΗΜΜΑΝΟΥΗΛ Δ. Lhomond Urb's Romae Viri illustres Κείμενον καὶ σημειώσεις . . . Δρ.	2.50

Τιμᾶται Δρ. 1,50